

MGS-165

REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



SOMMAIRE

	Pages
NATALI.....	<i>Parmi le thym et la rosée</i> 97
COLONNA DE GIOVELLINA (Général).....	<i>Le général Franceschi</i> , 105
SOUTHWELL-COLUCCI (Edith).....	<i>Légendes corse; La Scala di Santa-Regina</i> 119
VINCIGUERRA (Jean)...	<i>Un peintre de la Corse; Bouchet</i> 126
AMBROSI (A.).....	<i>Au lendemain de l'occupation de la Corse par les Français</i> 128

Bibliographie et Nouvelles

A NOS LECTEURS

La *Revue de la Corse*, fondée en 1919 par M. CLAVEL, se tient à l'écart de toute question politique et ne se soucie que des questions scientifiques et économiques relatives à la grande île française. C'est une publication illustrée de 46 pages au moins et paraissant tous les deux mois, soit six numéros par an.

La Direction, toujours désireuse de conserver à cette Revue son caractère de vulgarisation des questions corse, maintient, pour les anciens abonnés les prix de quinze francs (France et Colonies) et vingt francs (étranger), comme montant de l'abonnement annuel.

Toutefois, la Direction, pour lui permettre d'accroître l'abondance du texte et de l'illustration, accepte volontiers que les abonnés portent spontanément leur versement à *vingt et à vingt-cinq francs* comme les nouveaux.

Elle leur demande davantage : c'est de communiquer la Revue et de recruter des abonnés. Plus le nombre en sera grand, plus l'importance du périodique augmentera.

Elle accepte enfin les offres de publicité commerciale (feuilles rouges) dans le seul but de couvrir en partie ses dépenses. Les tarifs, identiques à ceux des autres Revues, sont de 400 francs pour une page annuelle, de 250 francs pour une demi-page, de 125 francs pour un quart de page.

Encourager cette Revue est un acte de patriotisme qui n'a jamais été plus nécessaire.



BUREAU OFFICIEL DES GRANDS RESEAUX FRANÇAIS MAISON DU TOURISME

Les voyageurs trouvent au Bureau Officiel des Grands Réseaux français installé à la Maison du Tourisme, 53, avenue George V, à Paris, tous renseignements utiles en vue de leurs déplacements.

Ils peuvent y obtenir les billets de toutes catégories qui leur sont nécessaires (chemins de fer et autocars) et y louer à l'avance places de luxe, places de 1^{re}, 2^e ou de 3^e classes.

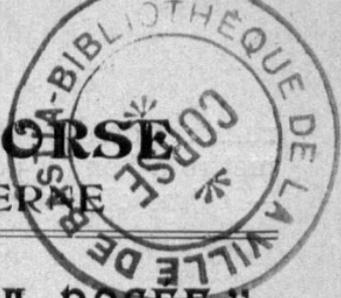
DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 9, Place du Général-Beuret, PARIS (XV^e)

COMPTE POSTAL : Paris 813 42 — TÉLÉP. : Vaugnard 01.12

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE



“PARMI LE THYM ET LA ROSEE”

CHEZ LES BERGERS

I

Chez, à vrai dire, n'est pas le mot. Mais tout près, seule la largeur de la route nationale N° 194, nous séparant.

La maison de mon beau-frère est à main gauche, en montant vers le col *di a Vaccia* et *Zicau* ; la bergerie a disposé juste en face, à main droite, sur le talus, en manière d'avant-postes, ses deux premières maisonnettes. Le gros qui, de la route, ne se voit pas, caché qu'il est par un pli de terrain, compte une dizaine de maisonnettes, qui se sont accrochées, sans trop s'écarter l'une de l'autre, à une pente dont le bas trempe dans le *fiummu*.

Fiummu, où vous reconnaissez le latin *flumen*, veut dire fleuve. Nous nommons fleuves nos cours d'eau les plus importants.

Et celui-ci qui est encore près de sa source, mais que grossiront *canali* et *vadini* (nos rivières et nos ruisseaux) fait, dans l'hydrographie corse, figure d'assez grand seigneur. Uni à d'autres fleuves qui, comme lui, s'épanchent du versant méridional de l'Incudine, il deviendra en plaine *U fiummu* (g) *rossu*, le grand fleuve, qu'on appelle *Rizzanese*.

Et ce vocabulaire hyperbolique fera sourire. Notre grand fleuve, on le tiendrait ailleurs pour un fort modeste torrent. Mais, comme on dit, « tout est relatif » ; par rapport à l'Amazone, la Seine est fort peu de chose. On l'appelle fleuve, cependant, comme l'Amazone. Laissez-nous donc donner le nom de fleuves à nos cours d'eau les moins petits ; ils sont à l'échelle de notre Corse qui n'est pas grande...

Pour en revenir à cette pente, disons qu'elle est encombrée de rochers, de gros blocs de granite aux grises incrustations de lichens et qui, tout bien calés qu'ils sont, paraissent en équilibre instable.

On se demande si — comme aux chèvres qui montent

ruminer dessus — il ne leur prendra pas fantaisie de se mettre à bondir pour rejoindre le troupeau de rochers qui — cohue désordonnée — se désaltère dans le lit du fleuve.

II

Chiuonu est un « lieu dit », dont l'étymologie saute aux yeux. *Chiuonu* est l'augmentatif de *chiôa* où il n'est pas besoin d'être un latiniste très fort pour découvrir le verbe claudere-clausum. *Chiôa* évoque l'idée de quelque chose de clos, de resserré, d'étranglé. Le mot désigne en effet une sorte de poche où les eaux d'un torrent se précipitent et font gouffre, entre des escarpements très hauts et fort rapprochés. Une gueule d'abîme dont vous diriez que la double mâchoire va se fermer pour vous engloutir...

Il y a précisément en ce lieu dont il justifie le nom, un *chiuonu* que la route nationale N° 194 franchit par un grand et magnifique pont en beau granite qui — quoique sexagénaire — paraît encore tout neuf. Un de ces « ouvrages d'art » des toutes premières années de la République, aussi belle alors qu'elle l'était sous l'Empire : l'on eût repoussé avec dégoût — en ce temps-là — ces choses qu'on nomme (de mots aussi bas qu'elles) malfaçons, sabotages, pots-de-*devin*... et qui expliquent que les constructions modernes sont si fragiles...

Pour tout dire, un pont qui n'a rien à craindre des siècles et en recevra cette patine à laquelle les vieilles pierres doivent leur émouvante poésie.

III

La bergerie de *Chiuonu* est toute neuve. Elle s'est placée là pour être près de la route. On pourrait dire qu'elle en est née. Aussi les habitations — maisonnettes et non cabanes — y sont-elles en pierre de taille, en bonne maçonnerie ; et, une exceptée qui est couverte en planches, elles ont de gaies toitures de tuiles, dont la mousse n'a pas eu le temps, encore qu'aidée du Nord et des longs hivers humides, d'attaquer, de sa lèpre verdâtre, le rouge net et vif.

Heureux bergers, direz-vous, bergers privilégiés. Eh ! non. Car toute médaille a, comme on dit, son revers. Ils sont beaucoup mieux logés que les autres, certes, mais trop loin des meilleurs pâturages qui se trouvent plus haut, tout là-haut, derrière la *Punta di Francia* et 'a *Vignola*, dans ce qu'on appelle « l'*Altu pianu* ».

Là, par exemple, celui qui ne connaîtrait les bergers que

par la lecture des pastorales, sa désillusion serait trop pénible.

— Est-il possible, ferait-il, que les Muses viennent visiter ces...

Cabanes ? huttes ? Il ne trouverait pas de mot pour ces pauvres demeures.

L'éloignement de la route est cause qu'on ne saurait transporter ici qu'à grands frais (et, quoi qu'on en dise, notre berger n'est pas bien riche) la chaux et la tuile.

On bâtit en pierre sèche ; et les toitures sont en copeaux de hêtre qu'on a beau lourdement charger de gros cailloux, chaque hiver, les vents — mistral et *tramuntana* et *greco* — dans leurs ébats cruels (imaginez ce que doivent être, sur ces plateaux, à quinze cents mètres d'altitude, les ébats des vents) les bouleversent quand ils ne les emportent pas...

IV

La petite maison de mon beau-frère, dont j'ai fait ma résidence, est en bonne maçonnerie de granite, un peu trop riche en mica dont les minces incrustations pointillent, à mon gré, d'un peu trop de noir le fond gris des murs. J'eusse aimé un ton moins sévère. Il est vrai que le toit est en tuile et s'embrasant au soleil de juillet, jette l'éclat d'une flamme rouge... Ou plutôt me fait-il, dans cette campagne décharnée où la pierre domine, avec son gris qui répond si peu à l'exaltation de la lumière, l'effet d'une rouge crolle, d'un coquelicot qui aurait miraculeusement poussé là pour la joie de mon cœur et le plaisir de mes yeux.

La maisonnette a un rez-de-chaussée qui sert de fenil et un étage où l'on accède par un massif et rustique perron en pierre de taille.

L'étage a deux pièces que sépare une cloison en brique, qui sont crépies à mortier, qui ont de robustes planchers en châtaignier et dont les deux fenêtres sont garnies (à deux pas de ces demeures de bergers qui n'ont même pas de fenêtres, luxe vraiment inouï !) de vitres et d'espagnolettes.

Si elle en est gardée ou assiégée, on ne saurait le dire, mais la maison est environnée de cerisiers.

Il y en a de tous les âges et de toutes les tailles, depuis ceux qui touchent au ciel à ceux qui sortent à peine de terre. Les entours de la maison leur ont été abandonnés. Et il semble bien que mon beau-frère leur ait dit, comme dans l'Écriture : « Croissez et multipliez ! ». Ce qu'ils font avec une fécondité à vous émerveiller et ravir. Partout les gros-

ses racines des aïeuls et des pères se tordent, s'entrecroisent toutes hérissées — serrés et drus comme cheveux — d'innombrables rejetons. Car ces arbres-là engendrent et prolifèrent par le pied...

Il en est deux — patriarches et géants — dont on ne trouverait pas les pareils à dix lieues à la ronde. Chacun s'est planté devant une des deux fenêtres et s'est mis à pousser, et s'est mis à monter, et s'est mis à grossir. Si bien que les troncs — droits et à peine bossués et tout lamés de cuivre — sont plus hauts que la maison et arrondissent par dessus, un épais feuillage d'où tombe un lac d'ombre avec des nappes de fraîcheur.

Il paraît que, de mémoire d'homme, on ne les a vus aussi chargés que cette année.

J'ai l'extrême fatuité de ne pas rejeter comme absurde la supposition que je puisse être pour quelque chose dans cette abondance inusitée. Pour la première fois que ces lieux solitaires reçoivent un hôte singulier qui porte Virgile dans sa poche (je n'ai pris qu'un livre, mais je l'ai toujours sur moi et c'est « *Les Bucoliques* ») pour cette première fois (me plaît-il de croire) Pomone dont il n'est pas invraisemblable qu'elle ait trouvé refuge dans la hêtraie voisine — *sub tegmine fagi* — Pomone a fait magnifiquement les choses. Sans doute lui avait-on révélé que la cerise est mon fruit de prédilection.

Sans être aussi sot que cet Esaü qui vendit pour un plat de lentilles son droit d'aïnesse, j'avoue que je n'eusse pas su disputer le mien à qui m'en eût offert une corbeille de belles cerises.

Belles comme ces divines petites boules gorgées de délices qui pendent là-haut, à vingt pieds au-dessus de moi, — que mon appétit, ma soif, ma fringale n'atteignent que trop, mais non ma main...

Ah ! espiègle et cruelle Pomone, pourquoi me les as-tu mises si haut ?

Ces cerisiers sont quasiment inaccessibles ; le moins qu'on puisse dire, c'est que l'escalade en est des plus ardues. Et personne qui s'y risquât...

J'endurai dans toute son horreur le supplice de Tantale, jusqu'au jour (ô jour trois et quatre fois heureux !) où un affreux et délicieux personnage, évadé d'un conte de fées...

C'était un tout petit bout d'homme, tout velu, tout noir, tout sec, dont les gros sourcils et le poil hérissé vous eussent laissé quelque inquiétude, si son bon regard n'eût été là pour vous rassurer. Gnome, lutin...

Je le savais grand pêcheur et qu'il cheminait au bord des précipices, sûr de son pas, aussi infailible qu'un somnambule, et qu'il sautait d'un rocher à l'autre, par-dessus les gouffres, d'une brusque détente de ses ressorts, comme une puce ou un criquet.

Car pêcher en nos torrents, n'est pas nonchalante distraction de rêveur ou de doux maniaque, mais merveille d'audace, d'adresse, d'agilité, de promptitude. L'esprit, l'œil, le muscle, le pied, la main, tout est en jeu, toujours requis et toujours prêt. Que l'un manque à l'appel, et c'est l'accident qui serait mortel s'il n'y avait pour le pêcheur, comme pour l'ivrogne, un saint — St André, sans doute — secourable et vigilant...

Voilà donc notre bonhomme qui, de ses bras courts, accole le tronc géant, de ses genoux noueux, l'étreint. Et, par détentes successives... Ah ! merveille ! il est déjà là-haut. L'araignée, le long de son fil, ne grimpe pas plus vite. Et d'aller d'une branche à l'autre, aussi à l'aise dans l'immense ramure que les oiseaux qu'il en a délogés, épouvantail non seulement vivant, mais agile, sautillant, aérien comme eux. La menue poignée d'os et de poil qu'il est fait à peine ployer les plus frêles branches.

Et cet homme est presque septuagénaire ! Incroyable élasticité du vieux paysan corse, nourri de rien !...

Cette corbeille pleine de rubis, qu'il laisse descendre au bout d'une corde dont il tient l'autre bout... Exquise curée où nous nous précipitons... Régal...

V

Sommairement vêtu d'un pantalon et d'une flanelle sans manches — tête nue, bras nus, gorge nue — je prends dans le jour nouveau qui, comme moi, s'est levé à peine, ma douche d'air frappé. Et c'est d'air frappé que, d'une bouche avide et mes poumons gonflés, je me désaltère.

Ah ! le divin instant ! Indicible volupté de la chair toute trempée et pénétrée — et rajeunie — par cet élixir, cette Jouvence qu'est l'atmosphère d'un matin d'été à mille mètres d'altitude.

Mais la fête n'est pas toute pour la chair. Voilà mes yeux qui en sont aussi.

Je suis face au sud. A ma droite, à ma gauche, les montagnes proches se sont écartées. Rien de plus curieux que ce mouvement général de fuite où la solidification les a surprises — et à jamais fixées.

A ma gauche, celles qui fuyaient vers le Nord-Est, vous diriez les croupes étiques de lévriers efflanqués.

A ma droite, *Poghiu'* (g) *rossu* qui fuyait vers le Nord-Ouest, porte derrière soi, accroché à son derrière, à son énorme *sacrum* de granite, une traîne à six plis, grisâtre, tout élimée sur laquelle des bruyères encore naines et, ça et là, quelques plaques de fougères, ne dissimulent que fort mal les ravages qu'y fit un incendie récent.

Tout le bas en trempe dans le *fiummu* qui, épuisé par ses fureurs d'enfant sauvage, enchaîné à un lit trop dur, repose sous l'entassement des non moins durs coussins de vingt tonnes. Vous le diriez tari si vous ne devinez — à certain vif miroitement — de l'eau courante qui frétille. Il n'est que maigri, — mais invraisemblablement. Et sa plainte enrouée, sa longue voix monotone est si faible, qu'elle vous paraît venir de très loin.

La retraite des montagnes nous a ouvert une large et profonde perspective. La vue porte jusqu'à la mer qui, à dix lieues, plus pâle encore que le ciel, s'en distingue à peine. Et, sur la mer, cette ombre horizontale, c'est la Sardaigne.

L'adorable vallée ! Au premier plan, sur cette rive-ci du torrent et plus encore sur l'autre, des jardins, des prés en terrasses, des châtaigniers jeunes aux belles frondaisons bien arrondies qui font, par terre, de petits lacs d'ombre. Un peu plus loin, une ravissante petite plaine, de frais fauchée, mais que déjà verdissent les regains. Tendres verdures, blondeurs de prairies coupées, de pâturages où l'herbe sèche, — elles se juxtaposent ou se mêlent. Et c'est exquis. Et mon regard s'y complait, ne s'en écarte que pour y revenir, s'y promène, s'y roule, y batifole avec la volupté puérile d'un agneau lâché dans l'herbe jeune.

S'en échappe-t-il un instant ? Il file, par dessus des promontoires successifs qui s'en vont tous tomber, en nobles courbes, vers la puissante chaîne (crête nue, âpre flanc de bronze, par endroits, hérissé de pins) qui forme le côté droit du paysage.

Ce n'est, je le sais, qu'un effet d'optique et l'orographie du pays m'est trop connue pour que mon œil m'abuse.

Mais vraiment, l'on dirait que *Pinzu d'acegdi* s'est mis en travers de la vallée, comme pour raccorder, de son arc majestueux, le plus reculé des promontoires à cette chaîne-là. Il s'offre comme pont et c'est, j'en conviens, un magnifique pont. Mais qui lui pardonnerait de n'être pas ouvert, comme tous les ponts ? Il a beau faire la roue, vous donner à admirer son dos qui, sous la plus riche housse de sombres verdures, dessine un demi-cercle presque parfait, — vous lui tenez rigueur de trop de choses qu'il cache. Et ce vous

est satisfaction de voir le flanc qu'il vous montre tout raviné, labouré de cicatrices pelées, — comme si — pour s'être trop n̄is en évidence, se pavaner en grand fat de mont qu'il est, il s'était fait flageller cruellement.

A sa gauche, réduite à un plan vertical, une chaîne — tendue comme un rideau — ferme l'horizon que la mer borde d'un lavis imperceptiblement bleuté ; à sa droite, *Zirau* darde deux cornes dont la moins éloignée de moi, qui est taillée en pyramide, porte à sa pointe un feu vermeil : premier reflet de l'aurore qui, elle, ne m'apparaîtra que dans un instant...

Sous ce ciel sans couleur, où s'annonce à peine l'azur à venir, mais toute limpidité, c'est merveille comme les lignes se précisent et s'accusent les contours, les arêtes, les reliefs, Quel modelé !

Et les teintes qui ont un velouté de pétales — il y a des violets, il y a des bleus, il y a des mauves, il y a des lilas — ces teintes... l'œil ravi passe de l'une à l'autre par des transitions si suaves qu'il ne se sent pas passer de l'une à l'autre... et, sur sa rétine extasiée, s'inscrit une symphonie...

VI

...Dont elle gardera longtemps — toujours, peut-être — l'exquise vibration. Et nous ne risquons pas, en tournant le dos à un tel paysage, de nous en détourner...

Nous voici face au Nord où vont se rencontrer — dessinant un accent circonflexe — ces montagnes qui semblent fuir.

Je me les nomme. A ma droite : *Agdarata*, *A' juanna*, *Preghia*, *Ariola* et l'énorme *Punta di Francia* et *A' Vignola*; à ma gauche, venant du col de *A Vaccia*, *Poghiu' (g) rossu*, *Menta* et la sombre, la sévère *Sistaghia*...

De la route nationale qui en contourne la base — lâche et sinueux lacet négligent — jusqu'aux crêtes qui — à droite — sont d'étiques échines, toutes en saillantes vertèbres, — à gauche, des ondulations de plus en plus amples et hautes, s'étend la zone des pâturages.

Mot évocateur de tendres verdure, incessamment rajeunies... Vous songez à de rondes cimes herbues, à des pentes gazonnées où s'éjouit — panse rebondie, gambadant et pétant et bousant — un bétail heureux d'être rassasié. Normandie, Vosges, Aubrac, gras pâtis...

Eh ! non, c'est en Corse que nous sommes. Il y a bien deux mois qu'il n'est tombé une goutte de pluie sur ces montagnes sèches ; il n'en tombera goutte avant la *ruttura di u tempu* — expression d'un parfait bonheur pour dési-

gner la brusque et fracassante « cassure » météorologique qui, vers la fin de septembre, fait choir sur nos terres brûlées ces orages diluviens dont elles restent plus décharnées que désaltérées...

De la verdure, oui... mais, purement somptuaire, le vert si agréable aux yeux de ces fougères qu'aucune bête ne mange. Parure, non pâturé...

Drués et hautes et lustrées, elles drapent de leur moire splendide et stérile, la base des montagnes dont elles semblent vouloir faire l'ascension. Et, tant qu'elles trouvent la bonne terre-grasse qu'il leur faut — elles n'habillent bien que bien nourries — leur étoffe reste aussi riche et chatoyante...

Mais, peu à peu, vous la voyez s'amincir, se ternir, se déchirer, s'effranger... et enfin, se résoudre en lambeaux épars qui font l'effet, sur le roc apparu, de légères touches au crayon vert.

Mais le roc ne souffre pas longtemps ces haillons-là sur ses épaules qui, nues, sont plus belles...

Et, libéré, rendu à cette nudité — que l'inévitable maillet de lichen sépare seul de son absolu — il se livre à toutes sortes de « démonstrations ». d'essais et de fantaisies, se fait ici rempart inaccessible, forteresse des temps abolis avec des tours et des créneaux, là précipice effrayant, ailleurs, entassement de monstres informes où se découvre parfois, comme s'il lui venait des lueurs d'intelligence, quelque ébauche curieusement animale, voire humaine, et brode, pour la calotte de soie bleue du ciel, ces festons, ces franges de pierre que sont les crêtes...

Mais le pâturage, direz-vous, où est le pâturage ?

Eh ! bien, mais c'est tout cela, le pâturage... Le type même du pâturage corse de montagne où ce qu'on voit le moins c'est justement l'herbe.

La preuve que c'en est un... tenez... voici trois bergeries et des plus importantes : le long de la route nationale, *U Fozzanincu*, plus haut *U Niegdu* et, sur cette rive-ci du *fiummu*, notre *Chiuonu*.

Et ceci encore, qui distingue les territoires dévolus au berger : pas de *macchia* et pas d'arbres.

La hêtraie n'ose, dirait-on, franchir — comme si elle la reconnaissait pour limite — la crête qui, de la *Vaccia* à *Sistaghia*, nous sépare de ce versant zicavais qu'elle emplit de ses « formations » compactes. A peine envoie-t-elle quelques éclaireurs reconnaître le bastion de *Menta*, pose à partir de là un rideau de sentinelles aussi appliquées qu'il se peut à éviter les incidents de frontière et il ne s'est produit de

violation assez sérieuse qu'au pied de *Sistaghia* où une forte avant-garde, enfreignant l'évidente consigne, occupe le ravin de *Valdu bughiu*, — le bois obscur...

Pas de *macchia* et pas d'arbres... Et de l'herbe, mon Dieu ! — m'assure-t-on — autant qu'il peut y en avoir dans notre pauvre Corse que le bon Dieu n'a jamais gâtée...

Il y en a sous la fougère, où elle se maintient fraîche, il y en a entre les rochers. Et remarquez que tout le terrain, que la fougère ou le rocher ne couvrent pas, vous a un blond brunissant de pain grillé... C'est encore de l'herbe, séchée, il est vrai, par le soleil, mais dont nos petites brebis corses se contentent.

Ah ! bonnes petites brebis corses... je veux bien croire ce qu'on me dit de vous et que vous trouvez ici le peu qu'il vous faut... Mais un doute me serre le cœur. Mangez-vous toujours à votre faim ?

NATALI.

Le Général Baron J.-B. Franceschi ⁽¹⁾

(1766-1813)

Sous le Premier Empire, notre Etat-Major général compta deux officiers de ce nom, (2) et, ce qui pourrait augmenter les chances de confusion, portant le même prénom, Jean-Baptiste. Mais il ne s'agit ici que de celui qui naquit à Bastia le 5 décembre 1766, devint général de brigade d'infanterie et mourut à Dantzig le 19 mars 1813.

(1) Baron de l'Empire par Lettres patentes du 13 juin 1810 (**Armorial Corse**, p. 37).

(2) A vrai dire, il y en eut même trois, mais le dernier, Franceschi-Losio était un étranger, un cisalpin, né à Milan le 3 juillet 1770 et seulement sujet de Napoléon en tant que roi d'Italie. Officier de cavalerie comme son homonyme lyonnais, il fut surtout officier d'état-major et fut presque constamment, dans ses divers grades, aide-de-camp de Masséna, et, à la fin, du roi Joseph qui le nomma, au titre espagnol, général de brigade. Il mourut encore jeune, tué en duel à Vittoria, en 1813, à la suite d'une discussion à propos du service, par un autre officier, comme lui aide de camp du roi, le fils du célèbre Filangieri. Le général Abel Hugo mentionne cette mort tragique dans ses souvenirs. (V. **Revue des Deux Mondes**, 2^e série, tome 2, page 131).

L'autre n'était ni son parent, ni Corse (né à Lyon le 4 septembre 1767). On peut même ajouter qu'il n'était pas exactement son homonyme, car s'il se fit appeler Franceschi-Delonne (sa mère était une Delonne), la véritable orthographe de son nom était Francesqui.

Ce fut d'ailleurs un intelligent et intrépide officier de cavalerie, qui devint divisionnaire (3) baron de l'Empire, dont le nom figure sur l'Arc de Triomphe (côté Ouest), et dont la belle carrière se termina malheureusement en Espagne où il avait suivi le roi Joseph. Capturé en juillet 1809, par la bande du « Capuccino » près de Zamora (Léon) il n'eut pas la chance comme Excelmans, autre brillant cavalier, de pouvoir s'échapper, et mourut d'une épidémie dans les prisons de l'ennemi, à Carthagène, le 23 octobre 1810.

Comme on le verra, les deux Franceschi eurent beaucoup de points communs dans leur carrière, ce qui, si on n'y fait pas très attention, peut amener des confusions dans leur biographie. Ils firent les mêmes guerres (Italie, Naples et Espagne) et, triste coïncidence, succombèrent tous les deux à des épidémies (fièvre jaune et typhus).

Pour en revenir à notre compatriote, commençons par dire qu'il appartenait à une famille distinguée, très ancienne en Corse. Plusieurs de ses membres, des hommes de mer, sont signalés dans le livre de l'abbé Salvini : *Justification de la Révolution de Corse*, etc. (4) Colonna de Cesari Rocca la mentionne également dans son *Armorial*

(3) Ceci mérite une explication : général de brigade, premier aide de camp du roi Joseph, nommé par lui général de division et commandant une division de cavalerie, il avait la promesse de conserver son grade en reprenant du service au titre français.

(3) Dans ce célèbre ouvrage, on relève dans le chapitre intitulé « Catalogo degli uomini illustri di Corsica al servizio di diversi sovrani » une douzaine de personnages du nom de Franceschi. Ce sont : Domenico Franceschi, de Centuri, commandante del convoglio de' galeoni navi del Gran Duca di Toscana, a cui successe il fratello.

Antonmateo F. ammiraglio del Gran Duca.

Antonmaria F. di Capo Corso, condottiere di venti navi del Re di Aragona nell' Indie.

Anton Maria F.)

Giglio F.)

Marco F.)

} capitani di nave in Marsilia.

Domenico F. capitano di nave al servizio di Venezia.

Navicavano contro i Turchi con legui propri :

Prospero F. de Capo Corso con due navi.

Francesco F. di Capo Corso con due navi, cavaliere di Santo Stefano.

Prospero F. di Capo Corso.

Corse, pp. 36 et 37, et décrit ses armes qui ont varié à diverses époques.

Quant au général, fils de Joseph Franceschi (qui au début de la Révolution fut juge du district de Bastia) et de « Catherine son épouse » il fut, avant d'être officier, greffier du tribunal du district de Corte (5). Comme Moroni dont nous avons retracé antérieurement la vie militaire, (n° 55 de la *Revue de la Corse*) il eut la bonne fortune de débiter dans l'armée comme capitaine quartier-maitre (trésorier) le 1^{er} avril 93, et ce fut au 16^e bataillon d'infanterie légère qu'on venait de créer et d'affecter à la défense de St-Florent.

Toujours comme Moroni, il ne s'éternisa pas dans ces fonctions et eut rapidement le commandement d'une compagnie, (en remplacement d'Arena promu). Son chef de corps, Gentili, dut vite l'apprécier, car nommé lui-même général de brigade (voir le n° 57 de la *Revue*) il s'empessa de le demander comme aide de camp (11 novembre 93).

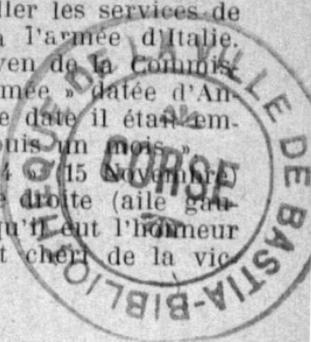
Un état des services de Franceschi, établi quand il était à l'Armée des Alpes et d'Italie, mentionne à son actif les campagnes de 1793 en Corse, celle 1794 en 1795 (7) à l'armée d'Italie, et une blessure au pied par éclat de bombe, reçue au siège de St-Florent par les Anglais, à l'attaque de Fornali, le 28 pluviôse an 2 (16 février 94). Heureuse blessure d'ailleurs, car elle détermina (voir aux Appendices) le conventionnel en mission Lacombe St-Michel, à le nommer

(5) Pour énumérer intégralement les « services civils » de Franceschi il faut même remonter plus haut : Secrétaire de l'Intendance de Corse du 10 avril 1786 au 1^{er} octobre 1791, chef de bureau au département de la Corse du 1^{er} octobre 1791 au 10 avril 1792 et officier du tribunal de district de Corte du 10 avril 1792 au 1^{er} avril 1793. Enfin il fut capitaine de la Garde nationale de Bozio depuis le commencement de la Révolution. (Renseignements fournis à ses chefs par l'intéressé).

(6) L'ordre de St-Etienne, ordre noble et militaire dont le grand duc de Toscane était le grand-maitre. Fondé par Cosme de Médicis en 1562 pour éterniser le souvenir de la bataille qu'il gagna sur le maréchal de Strozzi, le 2 août 1554, jour de la fête de St-Etienne.

(7) La documentation nous manque pour détailler les services de Franceschi pendant ces campagnes de 1794-95 à l'armée d'Italie. On voit seulement par une lettre de lui « au citoyen de la Commission de l'organisation et des mouvements de l'armée » datée d'Antibes, 21 fructidor an 2 (7 septembre 94) qu'à cette date il était employé sous les ordres du général Dommartin depuis un mois.

Sur une autre « datée d'Ormea, 25 brumaire 94 » (15 novembre) nous constatons qu'il fit partie de la division de droite (aile gauche de l'armée d'Italie), et on peut en conclure qu'il eut l'honneur de servir sous les ordres de Masséna, « l'enfant chéri de la victoire » comme l'appellera Bonaparte.



le 11 ventose an 2 (1^{er} mars 1794) adjudant-général chef de bataillon. Il n'avait alors que 28 ans et il ne faut pas s'étonner des difficultés qu'il éprouva, de la part du Comité de Salut Public, à obtenir la confirmation de son grade, trop prodigué à cette époque pour qu'il n'y eût pas excédent dans les cadres. On décida même de le remettre simple capitaine dans une compagnie à son choix (8).

Compagnon d'armes inséparable du général Gentili qui avait présidé à ses débuts dans la carrière, l'avait tout de suite distingué et presque aussitôt attaché à sa personne, Franceschi, on vient de le voir, fit exactement les mêmes campagnes que son chef, et cette camaraderie de combat, commencée à St-Florent, à Bastia (9), se continua en Piémont à l'armée de Dumerbion (Saorgio et Cairo) et en Ligurie à celle de Schérer (Loano). Dans la première, l'artillerie était commandée par le général de brigade Bonaparte, et ni l'un ni l'autre ne se doutaient que c'était un premier contact avec le futur souverain de leur pays, avec le futur maître du continent européen.

*
**

On a vu dans la notice consacrée au général Gentili (n^{os} 57 et 58 de cette Revue) que, désigné par Bonaparte pour « récupérer la Corse » il y arriva de sa personne le 30 octobre 96 et commença immédiatement sa tâche délicate. Bien entendu le fidèle Franceschi l'accompagnait (10).

(8) Par décret de la Convention Nationale du 17 germinal an 3 (6 avril 95) l'adjudant général chef de bataillon Franceschi, « employé à la droite de l'armée d'Italie », fut nommé à une compagnie dans la 13^e demi-brigade d'infanterie légère. Mais si ce décret fut mis à exécution, ce fut pour peu de temps.

(9) Franceschi fut un des signataires de la capitulation, d'ailleurs fort honorable, de Bastia, lorsque cette place n'eut plus que pour un jour d'aliments les plus vils « **cani, gatti e perfino topi** ». On lit dans Renucci (tome II, page 27) : « **Dalla parte dei repubblicani erano i cittadini Gian Battista Franceschi e Contaud, ambi ajutanti generali, Stefano Monti, presidente dell' amministrazione dipartimentale, Gian Battista Galeazzini maire della citta, e da quella degli Inglesi, J. M. Arthur Inglestald e Loodole Jung ; il tutto fu ratificato da Hood e da Gentili.** »

(10) Il était adjudant-général, chef de brigade (colonel) depuis le 25 prairial an 5 (4 mars 95) et Renucci anticipe un peu en en faisant un général de brigade : « **Arriva frattanto da Livorno a Bastia il generale Gentili con nuove armi nuove munizioni ed alcune centinaia di soldati spigliatissimi. Il generale di brigada Franceschi di Bastia lo accompagnava in qualità di capo dello stato maggiore della spedizione II, p. 111.** ».

Pendant la période qui allait s'ouvrir, plus politique et administrative que militaire, consacrée à la réorganisation matérielle et morale du pays que les Anglais venaient d'évacuer, notre adjudant-général se montrera, comme toujours, zélé collaborateur de son chef. Officier d'Etat-major digne du nom, il saura, par son intelligente activité, le seconder à tous les points de vue. C'est ainsi que quand Gentili, févreux et malade, ne pourra accompagner le Haut Commissaire de la République Miot dans son importante tournée dans l'île, véritable expédition qui déplaçait 600 hommes et montrait le plein accord entre les deux autorités civile et militaire, c'est Franceschi qui prendra le commandement de la colonne (10).

Quant au contraire, Gentili doit s'absenter, son adjudant-général, interprète de sa pensée, pénétré de ses intentions, sait parfaitement le remplacer et ordonner en son nom. On trouve deux lettres de lui, toutes deux du 6 pluviôse an 5 (25 janvier 97), dans le *Bulletin des Sciences historiques de Corse* (n° du 3^e trimestre 1923, pp. 177-178) où M. le Professeur Ambrosi a publié la copieuse correspondance du général.

L'une d'elles est adressée au général divisionnaire Vaubois, commandant en Toscane et l'autre à Berthier, chef d'Etat-major général de l'armée d'Italie. Elles sont écrites au nom de Gentili, parti le matin du même jour pour St-Florent et Ajaccio.

Nous savons que sa mission terminée, Gentili, remplacé en Corse par le général Vaubois, alla reprendre du service à l'armée d'Italie et de là fut envoyé aux Iles Ioniennes, ultime commandement précédant de peu sa mort. Mais que devint Franceschi ? Lui aussi quitta la Corse pour l'Italie, où malgré l'immortelle campagne du général Bonaparte, il y avait encore tant à faire pour ses successeurs.

*
**

A ce point de notre travail nous constatons l'insuffisance de notre documentation. De 1797 à 99, année de la promotion de notre compatriote au grade de brigadier, nous n'avons que des renseignements incomplets sur sa vie mili-

(11) Miot n'oublia pas Franceschi et on trouvera aux Appendices sa lettre du 13 ventôse an 7 (4 mars 1799) adressée au Directoire et dans laquelle, au moment où se termine sa première mission en Corse, il se loue hautement de Gentili et de ses officiers et particulièrement de Franceschi.

taire. Dans quelles conditions servit-il à l'armée de Schérer et à celle de Macdonald ? Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'à un moment donné on le retrouve chef d'Etat-Major du général de division Gaultier, détaché en Toscane, et que ce général, dans une lettre du 10 thermidor an 7 (28 juillet 99) qu'on lira aux Appendices, « voulut rendre hommage à la vérité en certifiant les talents militaires et la bravoure dont l'adjudant-général chef de brigade Franceschi avait donné des preuves pendant cette campagne ».

C'est à la demande du même chef que Macdonald, par une décision que l'on verra également plus loin et qu'il prit à Lucques, le 19 Messidor an 7, le nomma officier général (à titre temporaire, comme on dirait aujourd'hui).

Auparavant, en 1797, la création par Bonaparte de la République cisalpine, confirmée par le traité de Campo-Formio, et l'organisation de ce nouvel Etat italien, trop faible encore pour avoir une existence absolument autonome, nécessitèrent l'aide d'un certain nombre d'officiers de notre nation, des Corses de préférence en raison de la communauté de langue. Franceschi fut du nombre, et cela nous le savons par une lettre du Ministre de la guerre adressée le 23 pluviôse an 7 (11 février 99) au général Ambert, commandant la 23^e division militaire. Notre compatriote y est qualifié de « cy-devant adjoint au Ministre de la Guerre de la République cisalpine » et on y apprend aussi que dans le cas où il serait en Corse, il a l'ordre formel de rejoindre l'armée d'Italie.

Il ne fut pas nécessaire d'en venir là. L'adjudant-général Franceschi n'avait pas encore quitté son poste (le quartier général), heureusement pour lui, mais les velléités politiques qu'il eut alors, et qui allèrent jusqu'à lui faire donner sa démission pour pouvoir se présenter dans son pays aux élections législatives (12) faillirent lui coûter cher. La correspondance échangée à son sujet entre le général Delmas, général en chef par intérim, et le Ministre de la guerre et entre ce dernier et le Directoire, correspondance qu'on trouvera aux Appendices, nous apprend que cet acte fut très sévèrement apprécié et qu'on envisagea même sa destitution ou tout au moins « l'acceptation de la démission, seulement lorsque les élections seraient terminées ».

Mais Franceschi était encore à l'époque où la fortune lui souriait. Tout s'arrangea sans doute puisque trois mois après Macdonald en faisait un général de brigade.

(12) Pour le Conseil des Cinq-Cents sans doute, car il n'avait pas l'âge légal (40 ans) pour le Conseil des Anciens.

On peut se demander en quelle qualité ce dernier avait pu nommer Franceschi au grade supérieur, grade qui lui fut confirmé le 27 vendémiaire an 8. Ce fut au titre de général en chef de l'armée de Naples. Cette armée, détachée de l'armée d'Italie et qui s'était d'abord appelée Armée de Rome quand il avait fallu reprendre la Ville éternelle aux Napolitains du général Mack, était commandée au début par le général Championnet. Elle avait fait, assez rapidement du reste, la conquête du royaume de Naples qui devint République Parthénopéenne.

Puis quand l'heure des revers eut sonné et que cette armée, commandée alors par Macdonald (qui avait remplacé Championnet destitué par le Directoire), dut opérer sa pénible retraite vers la haute Italie, pour y donner la main à l'autre armée française qui luttait contre les Austro-Russes (celle de Moreau, successeur de Schérer), le général en chef Macdonald recueillant en route les garnisons françaises de Rome, de Toscane, du Modénois, etc... et incorporant à ses propres troupes la division Gaultier, usa des pouvoirs qui lui étaient conférés par l'article 80 de la loi du 14 germinal an 3, et nomma, comme il a été dit plus haut, au grade supérieur l'adjudant-général chef de brigade Franceschi.

C'était récompenser, comme ils le méritaient, les beaux services de ce dernier qui, pourvu momentanément d'un commandement de troupe, avait « attaqué l'ennemi supérieur en nombre sur tous les points, l'en avait chassé et avait rétabli notre communication avec la Ligurie et l'armée d'Italie », et qui encore « après la perte de la bataille de la Trebbia (13) avait repoussé les insurgés d'Arezzo et de Sienne, et contribué à faciliter la retraite des troupes qui occupaient Florence, Pise et Livourne, ainsi que de notre artillerie ».

Nous avouons également que, de juillet 1799, date de la promotion de Franceschi à octobre 1801, début de sa non-activité, période qui correspond en grande partie à la durée de la deuxième coalition et par conséquent période de guerre, il y a une lacune dans l'état des services du général que nous ne pouvons combler.

Il dut évidemment, puisqu'il est mentionné comme ayant fait *toutes* les guerres d'Italie, servir pendant cette

(13) Où le nouveau général en chef Joubert, à peine arrivé, fut tué. Heureusement pour l'armée, Moreau reprit le commandement et la sauva par une habile retraite moins connue mais plus méritoire encore que celle d'octobre 1796 en Allemagne.

période sous Masséna, ce qui explique l'intérêt que celui-ci lui porta toujours. Mais lorsque cette armée, dite de Lombardie et plus tard de Ligurie, écrasée par les forces supérieures des Autrichiens de Mélas, fut en 1800 rejetée, partie sur le Var avec Suchet et partie dans Gênes avec son général en chef, dans lequel des deux tronçons se trouva-t-il ?

Au premier abord, on croit trouver la réponse dans le premier volume du « *Consulat et Empire* » de Thiers, page 281, mais, vérification faite, ce qu'on va lire ne concerne pas notre Franceschi, mais son homonyme, le chef d'escadron Franceschi, dit aussi Francesqui. Nous citerons quand même ce passage qui a son intérêt. Le grand historien, après avoir dépeint la défense désespérée de Masséna (14) et de ses 18.000 hommes, les souffrances de ces troupes affamées attendant avec anxiété un secours de plus en plus urgent, dit textuellement : « Son aide de camp Franceschi se jeta dans une nacelle pour aller rejoindre la côte de Nice et se rendre auprès du Premier Consul, afin de lui faire connaître les douleurs, les exploits et les dangers pressants de l'armée de Ligurie ».

Le 5 juin, l'héroïque Masséna dut capituler, comme on sait, après avoir toutefois obtenu du général Ott, chargé du siège et pressé d'en finir, les plus belles conditions. Mais Bonaparte allait venger, quelques jours plus tard, à Marengo (14 juin), notre glorieuse défaite, et chasser une fois de plus — et cette fois pour longtemps — les Autrichiens de la Haute Italie.

Pour en revenir à notre général (nous rappelons qu'il l'était provisoirement depuis juillet 99, et définitivement depuis le mois d'octobre suivant) nous ne pouvons plus considérer que comme une probabilité et non une certitude sa présence à Gênes. La garnison de la place, composée des débris des armées de Naples et de Ligurie, devait bien comprendre les éléments de l'ancienne division Gaultier ; mais certainement très réduits, ils n'avaient évidemment pas conservé leur autonomie (15).

Dans ces conditions, rien d'étonnant à ce qu'il ne soit pas fait mention particulière de notre compatriote, et c'est là un des mauvais côtés du métier d'officier d'état-major.

(14) Masséna rentra définitivement à Gênes le 18 avril (28 germinal).

(15) Cela est d'autant plus certain que Gaultier avait reçu une nouvelle affectation. On voit dans l'état de ses services que le 13 décembre 1799, il avait été « désigné pour la réorganisation des dépôts de l'armée d'Orient rassemblés à Chalon-sur-Saône ».

Collaborateur le plus souvent anonyme de son chef, sa personnalité, sauf exception (missions, etc...) disparaît dans celle de ce dernier.

* * *

En non activité (16) depuis le 1^{er} vendémiaire an X (2 Octobre 1801) et rentré dans ses foyers où l'appelaient « ses intérêts de famille à l'abandon depuis cinq ans », écrivait-il, Franceschi y resta jusqu'au 15 germinal de la même année (5 avril 1802), date à laquelle le Ministre de la guerre (Berthier) songea à l'employer dans la 19^e division militaire (région lyonnaise). Mais le Premier Consul, qui avait le dernier mot, préféra l'affecter à la 26^e, constituée par « les quatre départements du Rhin » sous les ordres du général de division Lorge. Il devait y commander l'arrondissement militaire de Worms et remplacer le général Chambarlhac.

Ce n'était pas ce qu'il désirait. Il avait demandé une division militaire du Midi, ou la Ligurie, mais en présence d'un ordre formel, il dut obéir « sans différer davantage ».

Après tout, au point de vue de sa carrière, cette solution avait son bon côté. C'était contribuer à la garde de notre frontière naturelle, se trouver à pied d'œuvre en cas d'opérations militaires en Allemagne, car si l'on était alors en pleine paix (traité de Lunéville avec l'Autriche, février 1801), et avec l'Angleterre, traité d'Amiens, mars 1802) il n'était pas impossible, et l'avenir le prouva bientôt, que cette fin des hostilités ne fut qu'une suspension d'armes.

Les services du général dans son nouveau poste, quoique contrariés par un mauvais état de santé qui l'obligea à un long congé en Corse, durent être des plus satisfaisants, puisque nous avons eu sous les yeux une lettre du général Lorge, recommandant dans les termes les plus flatteurs son subordonné au Ministre, « au cas où, à l'occasion de son couronnement, l'Empereur daignerait accorder de l'avancement à quelques officiers généraux ».

Comme ses camarades, et c'est bien humain, Franceschi aspirait à l'avancement et ses mérites, autant que son ancienneté, lui donnaient des droits à ambitionner le grade de divisionnaire qu'il trouvait long à venir. Son dossier, disons-le à son éloge, contient la trace de nombreuses démarches faites en sa faveur en 1804 et 1805. Nous ne par-

(16) On dirait maintenant « en disponibilité ». C'est la position de l'officier général non employé.

lons pas seulement, bien entendu, des supplications à l'Impératrice de sa femme, forcément partielle, mais des instances chaleureuses des plus hauts personnages : Joseph et Louis Bonaparte, les maréchaux Murat, Masséna, Lannes, Augereau, Bernadotte, Brune, les généraux Oudinot (un futur maréchal) et Lorge que nous venons de citer. Si nous n'y trouvons pas Gentili, c'est qu'il était mort depuis 1799. Tout fut inutile d'ailleurs, et Franceschi, nommé sur le champ de bataille par le général en chef Macdonald le 19 messidor an VII, confirmé à la date du 27 vendémiaire an VIII, et qui comptait déjà en 1805 six ans de grade de brigadier, ne put jamais aller plus loin.

Il y a là un mystère que nous n'avons pu éclaircir, même en cherchant à lire entre les lignes de la longue lettre justificative qu'il fit remettre à Vienne à l'Empereur, en octobre 1809, lettre reproduite aux Appendices. Le roi Joseph fut, à un moment donné, l'objet du sérieux mécontentement de son frère et peut-être ses amis en supportèrent-ils les conséquences.

*
**

La concentration d'une armée formidable au camp de Boulogne et ses annexes passionnait tous les esprits : une descente en Angleterre semblait imminente et Franceschi, à qui son inaction pesait, était impatient de participer « à cette mémorable expédition ». D'Aix la Chapelle, le 24 thermidor an XIII (12 août 1805), il sollicitait de l'Empereur la faveur de faire partie de cette « glorieuse entreprise », mais le souverain avait d'autres vues sur lui, et malgré la demande faite par le maréchal Brune de le prendre comme chef d'Etat-major, un décret impérial du 16 fructidor an XIII de nommait en la même qualité au corps d'armée aux ordres du général Gouvion St-Cyr, qu'il devait rejoindre à Barletta (17). En cette qualité il allait participer à la conquête d'un pays dont les souverains, la reine Caroline, princesse autrichienne, et son « imbécile époux » (18) avaient, par

(17) Barletta, port sur l'Adriatique dans la province de Bari, est aussi célèbre en Italie que le chêne de Mi-voie en France, entre Josselin et Ploërmel. Cette ville, assiégée par les Français pendant sept mois et défendue par le fameux Gonzalve de Cordoue en 1503, fut le théâtre d'un combat qui rappela celui des **Trente** en 1351. « Fu in quell' epoca ch'ebbe luogo la celebré disfida fra 13 italiani et 13 francesi, dove quest' ultimi furon vinti ».

(18) Après Trafalgar et croyant Napoléon perdu, ce triste gouvernement avait jeté le masque et appelé les Russes et les Anglais

leur manque de loyauté et leur perfidie, exaspéré Napoléon et lui avaient fait décider la déchéance de cette branche dégénérée des Bourbons.

Cette royauté devenue vacante, il la donnait à son frère aîné Joseph Napoléon et c'est ainsi qu'en février 1806 ce dernier faisait son entrée solennelle à Naples et prenait possession d'un trône qu'il ne garda pas longtemps et pour lequel cependant il était mieux fait que pour celui de Madrid.

Nous ne pouvons nous attarder sur la conquête de cette Italie méridionale. Elle fut laborieuse, car si l'armée royale napolitaine fut facile à vaincre (19), la répression du banditisme, soudoyé par l'ancienne cour réfugiée en Sicile, fut singulièrement difficile et cruelle pour nous. Nos pauvres soldats éprouvèrent souvent la férocité (20) de ces irréguliers, dont le plus célèbre est Fra Diavolo (21) et qu'on eut la plus grande peine à anéantir ou, tout au moins, à disperser.

Les services du général Franceschi à l'armée de Naples, services se confondant naturellement avec ceux de son chef direct et parmi lesquels il faut signaler le siège de Gaëte et l'expédition des Calabres, durèrent exactement deux ans (22 août 1805 — 29 août 1807).

A cette dernière date, il fut « employé près le corps d'observation de la Grande armée » disent ses états de service. Ainsi appelait-on la fraction de celle-ci (8^e corps) qui, sous les ordres du maréchal Brune, gardait les embouchures du Weser et de l'Elbe.

(Novembre 1805). La réplique de l'Empereur fut terrible. Le 8 février 1806 une armée française de 40.000 hommes, sous le commandement apparent de Joseph et sous le commandement réel du maréchal Masséna, passait le Garigliano et s'avancait en trois corps : celui de droite, général Reynier, vint faire le blocus de Gaëte ; celui du centre, Masséna, marcha sur Capoue ; le troisième, celui de gauche, sous le général Saint-Cyr, se dirigea par la Pouille et les Abruzzes, sur le golfe de Tarente. Le 15 février, Joseph, escorté du corps Masséna, occupa sans résistance Naples.

(19) Sauf à Gaëte, ville forte qui nécessita un siège régulier et dont le gouverneur, le prince de Hesse-Philippsthal, fit la plus honorable résistance. Masséna dut prendre la direction du siège qui dura six mois (de février à juillet 1806).

(20) Pour avoir une idée de cette férocité, il faut lire l'ouvrage si documenté de Savelli, intitulé : « **Souvenirs historiques sur la Légion Corse à Naples** » (Marseille, 1851).

Le lecteur, et surtout le lecteur corse, familiarisé avec la plupart des noms cités, y trouvera le plus vif intérêt.

(21) Un moine apostat qui se fit appeler Fra Diavolo (le diable noir).

Il était trop tard pour s'y distinguer. Après les batailles d'Eylau (8 février) et de Friedland (14 juin, anniversaire de Marengo), après la chute de Dantzic, il ne restait plus rien à faire en Allemagne, et la paix de Tilsitt (8 juillet) amenait une détente malheureusement passagère. Apogée de la grandeur de Napoléon, l'année 1807 s'achevait dans une période de repos qui aurait pu être féconde pour la France et qu'allaient bientôt troubler l'invasion du Portugal, les événements d'Espagne et la rupture avec le Pape.

Disponible, le 12 février 1808, notre général était envoyé, en poste, de Mayence à Burgos, « pour rejoindre l'Etat-major général des armées en Espagne (22). C'est au 4^e corps (Maréchal Lefebvre) qu'il allait servir, sous les ordres directs de son compatriote le général Horace Sebastiani, le futur maréchal de France de Louis-Philippe (octobre 1840) et alors simple divisionnaire, chef aussi distingué que bienveillant et qu'après leur séparation en septembre 1809, il dut certainement bien regretter (23).

Nous sommes forcés de passer rapidement sur les opérations de ce corps et de sa première division (Sebastiani) sur ses marches et contre-marches en Biscaye, en Vieille et Nouvelle Castille, et dans la Manche, ses succès et insuccès dans cette guerre impolitique d'Espagne, mal dirigée de loin et si fatale à Napoléon et à la France.

Le maréchal Lefebvre, plus brave soldat que bon général, fut relevé de son commandement, et remplacé en mars 1809 par son subordonné de la veille. Cette date sépare donc deux périodes ; dans la première, qui comprend surtout la fin de cette année 1808, précédemment attristée par la capitulation de Dupont et de son corps d'armée à Baylen, le 4^e corps bat le général espagnol Blacke en octobre et novembre à Zornoza, non loin de Bilbao, à Güenès, à Espinosa, et en décembre, au pont d'Almaraz.

Au cours de la seconde, avec son nouveau chef Sebastiani, il faut mentionner Ciudad-Réal (27 Mars) qui fut une victoire ; Talavera (27 et 28 juillet) lutte acharnée,

(22) Atteint de fièvre intermittente et gardant le lit, ainsi que le mentionne un certificat du médecin en chef des hôpitaux de Mayence, il ne put se mettre en route que le 21 avril suivant.

(23) Le 4^e corps, dont Sebastiani devait prendre le commandement un an après (mars 1809), se composait de trois excellentes divisions : une française (Sebastiani — quatre vieux régiments, 28, 32 (brigade Rey), 58 et 75 (brigade Belair) plus le 5^e dragons ; une allemande (Leval) et une polonaise (Valence).

échec grave que nous infligea Wellington (24) avec son armée anglo-espagnole, grâce à l'insuffisance du roi Joseph, général en chef improvisé, sans expérience et sans autorité ; enfin Almonacid (11 août) où nous dispersons l'armée espagnole de Venagas et sauvons Madrid.

Dans aucune de ces actions de guerre, il n'est question de Franceschi, malgré ses importantes fonctions. Nous l'avons dit et redit, il n'en peut être autrement et la part contributive du chef d'Etat-major disparaît dans celle de son général.

En revanche, nous arrivons à un épisode auquel nous allons être obligés de consacrer quelques lignes, car il influa grandement sur la carrière de notre héros et faillit causer sa disgrâce.

*
**

On trouvera aux Appendices la longue lettre justificative du général, écrite en octobre 1809 à Vienne où il avait été envoyé. Espérons qu'elle put fléchir la colère impériale et dissiper le malentendu, mais ce n'est pas certain. En tous cas, Franceschi ne retourna pas en Espagne et ce fut pour son bien, car ce pays, décidément, portait malheur à tous ceux qu'on y envoyait.

Le 8 octobre, un ordre de l'Empereur le faisait partir pour Florence, la capitale de cette belle Toscane dont la souveraine, depuis 1809, était la Grande duchesse Elisa Bacciochi, l'aînée des trois sœurs de Napoléon (25). Il devait y rester comme « commandant du département de la Méditerranée » jusqu'en juillet 1812, époque où, à sa vive satisfaction, il fut affecté à la Grande Armée, c'est-à-dire appelé, — il pouvait le croire du moins — à servir sous l'œil du Maître, faveur enviée, sollicitée par tous les généraux, par tous les combattants. Le grade de divisionnaire, si longtemps espéré, semblait moins lointain.

Mais il était écrit dans sa destinée que ce serait sa der-

(24) Nous disons Wellington par habitude, mais ce nom avec le titre ducal qui l'accompagne ne fut donné que plus tard. A ce moment le général en chef anglais ne s'appelait que sir Arthur Wellesley.

(25) Elle avait épousé le 5 mars 1797 un Corse de distinction, le capitaine Félix Bacciochi, dont l'Empereur fit un officier général, un prince régnant de Lucques et de Piombino, mais nominalement, car les deux époux se séparèrent dès 1805.

nière campagne. Mis à la disposition du général Rapp (26) gouverneur de Dantzic (27), il mourut dans cette place le 19 mars 1813, à 47 ans, à peine plus âgé que Cervoni (44 ans) et en tous cas encore bien plus prématurément que Gentili, mort comme nous l'avons vu à 55 ans. Il n'avait évité les glaces meurtrières de la Russie et la désastreuse retraite de notre armée que pour périr du typhus dans la ville assiégée sur terre par les Russes et sur mer par les Anglais, et défendue énergiquement par son chef qui y commandait une garnison où les troupes nationales étaient en minorité et dont, en moins de trois mois, la maladie fit périr la moitié.

*
**

Cette mort obscure et sans gloire, qui n'était pas celle qu'un héros put souhaiter (28) ne fut, en raison du blocus de la place, connue que bien tardivement et, par une lettre de sa femme reproduite aux Appendices, on peut juger des angoisses de sa famille, avant d'être fixée sur son malheur (29).

Epouse dévouée, pénétrée de ses devoirs envers son mari et ses enfants, la baronne Franceschi, on peut le voir par sa correspondance avec l'Impératrice, plaida inlassablement près des souverains la cause des siens, appuyée par

(26) Rapp (Jean) comte (1772-1821), né à Colmar, un des meilleurs divisionnaires de l'Empire, s'illustra notamment à Austerlitz où il culbuta la garde russe, à Iéna, à Golymin où il reçut 9 blessures, à Essling, à Dantzic qu'il défendit plus d'un an contre 60.000 alliés. Il défendit Strasbourg pendant les Cent jours. Rallié aux Bourbons en 1817, il devint pair de France.

(27) Conquise par le maréchal Lefebvre en 1807, cette ville prussienne, occupée par les Français jusqu'à la débâcle finale de 1813 qui clôtura la campagne de Saxe si brillamment commencée, dut capituler malgré la défense héroïque du brave Rapp. L'ouvrage du général de division de Campredon, commandant le génie de la défense (Paris, Plon-Nourrit 1888), nous apprend que sur une garnison de 36.000 hommes au début, il ne restait plus, dans les premiers jours de mars 1813 que 6 à 7.000 hommes valides à opposer à l'ennemi.

(28) Et pourtant, peu de jours avant sa mort, Franceschi avait valeureusement combattu à Dantzic. Le rapport du général Rapp, inséré au Bulletin du 19 mars 1813, fait mention honorable des services qu'il rendit le 5 du même mois, à la tête de la 34^e division, dont le commandement lui avait été confié.

(29) Le 28 novembre 1813, le Ministre de la guerre répondait à Mme Clorinde Franceschi, à Pistoye (Arno) « que les circonstances ne permettaient pas de communiquer avec Dantzic et d'avoir un certificat constatant la mort du général ».

les amitiés illustres que le général s'était acquises dans sa carrière, trop tôt terminée.

Son mari laissait quatre orphelins, quatre fils, « tous en âge pupillaire » (et dont l'un était même le filleul de l'Empereur). Elle les éleva péniblement avec de maigres ressources (30). Nous ignorons le sort de cette descendance d'un homme qui, sans être au premier rang des grands militaires de l'Empire, fit modestement mais absolument tout son devoir, et s'attira la sympathie et l'estime des plus hauts chefs partout où il fut placé, troupes ou états majors. Disons enfin, pour être complet, que Napoléon en avait fait, en 1804 (14 juin), un « commandant » de la Légion d'Honneur.

Notre compatriote méritait de figurer parmi les officiers généraux corses dont nous retraçons successivement le beau passé en exhumant des archives ministérielles une documentation tout à fait à leur honneur et par conséquent à celui de leurs deux patries, continentale et insulaire, la grande et la petite.

Général COLONNA de GIOVELLINA.



LÉGENDES CORSES

La Scala di Santa-Regina

Guglielminucciu le Boîteux se tenait dissimulé derrière une roche, guettant son ennemi, Lupu le chasseur.

Un sentier rocailleux traversait les villages du Niolu et allait se perdre sur les flancs escarpés du « Monte Cintu ».

Lupu s'aventurait fréquemment sur ces hauteurs, à la poursuite des mouffons qui dévastaient les champs des montagnards. Guglielminucciu ne l'ignorait certes point, et, avec la patience que donne la haine, il attendait là, accroupi, en plein soleil.

Il vit enfin son ennemi qui s'approchait, accompagné de sa fiancée Regina. Un mulet et deux chiens les précédaient.

(30) La pauvre veuve avait en outre la charge de la mère et d'une sœur de son mari (Lettre de Mme Franceschi, du 5 décembre 1816, au Ministre de la guerre, le maréchal duc de Feltre).

La « *Vendetta* » divisait, depuis longtemps, les familles des deux hommes. Et sa cause était si futile qu'elle aurait dû être tout à fait oubliée. Cependant la haine qu'elle avait engendrée était devenue de plus en plus farouche. Mais Guglielminucci, dernier survivant de sa famille, s'était absenté pendant longtemps du village ; c'est pourquoi Lupu négligeait les précautions qu'on doit prendre contre des ennemis.

Un coup de fusil partit, et Lupu s'abattit.

La jeune fille, en voyant son fiancé tomber à ses pieds, se mit à genoux près de lui, soulevant sa tête et embrassant ses mains. Elle était trop affligée pour s'occuper de l'assassin qui s'enfuyait en se cachant dans le maquis, satisfait de son exploit.

Le mulet, à la détonation, tourna stupidement la tête et prit le trot ; puis il s'arrêta et commença de paître paisiblement comme si rien n'était.

Les chiens, eux, semblaient pressentir le drame. Fidèles gardiens du troupeau et féroces destructeurs de sangliers, ils étaient l'un tigré, gros et aux longs poils ; l'autre jaune, maigre et aux poils ras.

Maintenant ils flairaient le corps immobile du maître et, de leurs doux yeux dorés, ils regardaient tristement Regina, comme pour implorer son assistance.

Lupu respirait à peine. La jeune fille le souleva, désespérée. Une prière à la Sainte Vierge lui vint aux lèvres, et, sans s'en rendre bien compte, elle la répéta machinalement. Après quoi, elle se tint immobile, les mains jointes, regardant son fiancé, folle de désespoir et dans l'anxiété.

Un soleil de feu tombait sur leur tête ; et dans le pénible sentier où ils étaient, il n'y avait pas le moindre coin d'ombre. La ramure touffue des arbustes du maquis les enveloppait de tous côtés, les empêchant de voir devant eux, sauf en un point d'où l'on découvrait, au loin, au travers d'un tiède brouillard printanier, une ligne de montagnes couronnées de neiges légères et vaporeuses, qui contrastaient avec la végétation luxuriante du premier plan. Une rivière torrentueuse et invisible emplissait l'air du bruit de son roulement échevelé. Et un faucon planait dans le ciel, se tenait immobile sur ses ailes immenses. Après quelques coups d'aile rythmiques et un vol silencieux, le rapace se posa sur une roche — où était son aire — surplombant la vallée.

Lupu ouvrit les yeux lentement, et Regina se baissa pour écouter les paroles qu'il murmurait avec peine. Tout

en gémissant, il faisait des efforts pour soulever sa tête. A côté de lui, une tache rouge s'élargissait dans la poussière de granite.

La vengeance de son ennemi s'était bien accomplie. « *Sangue della Madonna* ! murmura-t-il, je suis à ma dernière heure. Guglielminucci est bien arrivé à ses fins. Je vais mourir ».

— « Non, non, dit aussitôt l'enfant, ce n'est pas possible ! Tu ne mourras pas ! Je finirai bien par découvrir quelqu'un pour te secourir, et l'on te transportera chez toi ».

Lupu allait encore s'évanouir, mais il ouvrit les yeux lorsque Regina lui prit les mains.

Il était aveuglé par le soleil. L'atmosphère était embrasée, et la tache de sang avait pris un reflet métallique.

La lumière fatiguait le moribond. D'une main, il se couvrait la figure, pendant qu'il proférait à demi-voix un blasphème. Les chiens s'agitaient pour lui lécher la figure et cherchaient à attirer son attention. Sa main retomba sur les fidèles bêtes.

Elles s'apaisèrent et se couchèrent près de lui, ne cessant de le dévorer des yeux.

Regina s'aperçut que le soleil tourmentait énormément Lupu ; elle chercha des yeux une place moins ensoleillée. Plus loin, sur le bord du sentier, se dressait une roche qui projetait de l'ombre. Alors, avec infiniment de peine, elle aida son fiancé à se traîner jusque là. Il s'assoupit, épuisé, mais calme.

Après une rapide course au ruisseau pour remplir d'eau un récipient qu'elle avait découvert en furetant dans un sac sur le bât d'un mulet, après avoir ajouté au liquide quelques gorgées d'eau-de-vie du « *fiascu* » suspendu à la ceinture de Lupu, il lui parut qu'elle ne pouvait faire davantage.

Elle s'était agenouillée à côté du blessé et le regardait avec inquiétude. Encore que sa peau fut hâlée par le soleil, il était pâle et respirait péniblement.

Il ouvrit les yeux, s'empara de la main de sa fiancée et lui dit : « Regina, il me faut un prêtre ; je veux l'absolution ! Je veux mourir pardonné de Dieu pour que nos âmes se retrouvent un jour dans le ciel, ma Regina ! »

— « Très Sainte Vierge, gémit la jeune fille, les yeux vers le ciel et la voix larmoyante ; que faire ? Ignores-tu que notre curé est descendu à la plaine ?... »

Lupu était à demi-évanoui. Ses beaux yeux noirs étaient clos ; il répondit d'une voix faible :

« Toi qui pries constamment, tu dois me venir en aide. Si tu m'aimes, ne permets pas que je meure sans le secours d'un prêtre.

Il se tut aussitôt, car il ne pouvait presque plus articuler une parole. Au bout d'un instant, il reprit :

— « Ecoute, Regina, au gué de Castirla habite un ermite, un saint homme qui a fait vœu de toujours vivre là-bas. Va l'appeler ? Va ! je t'attends ici... avec eux... Et de sa main sans force il caressait les chiens qui se mirent à trembler et se serrèrent contre lui ».

Regina ne bougeait toujours pas.

Il renouvela sa sollicitation en se lamentant presque comme s'il était dans le délire.

— « Va ! Va pour le repos de mon âme... Je dois me confesser, faire pénitence avant de mourir ! J'ai de gros péchés sur la conscience qui me feraient damner pour l'éternité ! Il me faut un prêtre, sauve-moi, Regina ! »

L'enfant comprit que Lupu avait raison. Encore qu'innocente et pure, elle se rendait bien compte qu'il avait commis des fautes qui lui fermeraient les portes du paradis si elle le laissait mourir sans le secours de la religion.

Elle n'hésita plus et se leva brusquement.

Elle ramassa des broussailles et des feuilles de grandes fougères et les amoncela sous la tête de son fiancé, puis mit l'eau à portée de sa main, caressa les chiens et leur confia celui qui lui était si cher.

Avant de partir, elle lui dit :

— « Je vais appeler l'ermite. Que les Saints te protègent et te gardent Lupu. Ton âme sera pardonnée et bénie ».

Sur ce, ils s'embrassèrent, et elle s'en alla, marchant vite et du pas cadencé des montagnards, la tête haute, portant des vêtements noirs que le vent de la montagne moulaient sur son corps. Sa figure, comme une noire statue de Tanagra, se détachait sur le fond du paysage.

Machinalement, elle suivit le sentier qui menait au fleuve... elle s'arrêta tout à coup. Elle devait se rendre à Castirla, pensait-elle, mais comment ? Le sentier qui y conduisait en longeant la rivière au fond de la vallée, détruit par les pluies orageuses du dernier hiver, n'existait plus. Et maintenant encore, les eaux, en descendant avec fracas, venaient se briser contre les rochers.

Impossible de traverser le cours d'eau pour atteindre un autre petit sentier sur le côté de la montagne qui, après un long détour, débouchait, lui aussi, non loin de Castirla.

Impossible de descendre dans la vallée, et même si elle parvenait à se frayer un chemin à travers un chaos de

monts, comment pourrait-elle traverser les nombreux torrents tributaires de la rivière qui, des contreforts du massif central, se précipitaient dans la vallée ?

Comment, enfin, refaire le même chemin avec un homme âgé et débile comme l'ermite ?

Toutes ces considérations se succédaient dans sa tête, et Regina était perplexe.

Aller d'abord au village ? Peut-être, chemin faisant, rencontrerait-elle un passant qui voudrait bien consentir à porter secours à Lupu avant qu'il fit nuit.

Mais le devoir lui commandait, pour l'instant, de ne songer qu'à l'âme de son fiancé. Elle devait donc, à tout prix, se rendre à Castirla. Elle jeta un regard autour d'elle : elle vit une gorge resserrée, profonde, sinueuse, taillée à pic, dentelée à sa partie supérieure par des sommets de montagnes, les uns couronnés de forêts, les autres escarpés et nus. Les contreforts des monts, à droite et à gauche de la gorge, s'entrecroisaient et étaient formés de massifs granitiques qui portaient sur leurs crêtes, comme une écume de pierres, d'immenses blocs creusés et crevassés, gris et rougeâtres, amenés là par la nature, dans ses premières convulsions, à l'époque du dur travail d'accochement de la terre et qui en conservaient encore les marques dans leurs lignes bizarrement tourmentées.

Dans les crevasses de ces pierres arides venaient se cramponner de mauvaises herbes épineuses du maquis. Un torrent, aux eaux froides et vertes, qui, par instant, écumait en cascades, se précipitait en bas, dans l'ombre, et roulait dans l'abîme que surplombaient à pic de terrifiants précipices. Le silence de la nature était perpétuellement troublé par le fracas des eaux de la rivière grossies par la fonte des neiges. Il était donc impossible à un être humain de franchir ces obstacles. La chèvre de montagne elle-même n'aurait pu s'y frayer un passage.

A force de chercher une solution, Regina croyait qu'elle devenait folle. Elle se remit à prier.

— « Reine du Ciel, ma patronne, secourez-moi ! » et elle soupira.

Convaincue d'avoir une réponse, et sa douleur s'apaisant parce qu'elle avait foi en la Sainte Vierge, elle regarda autour d'elle pour voir comment le miracle s'accomplirait. La jeune fille affligée était devenue une petite enfant confiante et calme.

Tout à coup, il lui sembla que la lumière du jour devenait plus vive, et elle entendit en l'air un battement d'ailes

qui faisait un si grand bruit qu'il couvrait le fracas de la rivière. Elle leva les yeux et vit quelque chose de merveilleux qui descendait du ciel. Un nuage irisé, resplendissant des couleurs de l'arc-en-ciel, planait au-dessus de sa tête, dans l'éther azuré, palpitant comme un cœur vivant. En sa partie centrale on devinait, au travers d'un voile diaphane, une forme vaguement humaine et d'une beauté divinement radieuse. Regina avait l'impression que des yeux brillants étaient fixés sur elle ; mais elle ne pouvait les voir, aveuglée qu'elle était par une éblouissante lumière.

Et voici qu'une voix claire et surnaturelle résonne à ses oreilles :

— « Regina, je suis ton ange gardien. Je te surveille sans cesse de mon observatoire céleste, et sais tout ce que tu dis et fais. Je connais tes pensées et tes pas ; et lorsqu'un danger te menace, je suis à tes côtés. En cet instant mon concours t'est nécessaire, c'est pourquoi je suis venu ici pour être près de toi aux heures d'épreuves que tu traverseras ».

La radieuse apparition se rapprocha encore, et Regina commençait d'être envahie d'une douce consolation en se voyant si près d'un ange protecteur adoré. La voix reprit :

— « L'ermite du gué, sans tarder, apportera à celui que tu aimes l'assurance que Dieu lui pardonne. Mais pour arriver jusqu'à lui, il te faut traverser le précipice qui est devant toi, et, tu t'en rends bien compte, tu ne peux suivre ce chemin. Mais sois tranquille ! une aide divine te viendra et tu atteindras le but. Je te conduis, suis-moi ! »

La vision aux couleurs de l'arc-en-ciel, qui faisait palpiter le cœur de Regina, passa, légère, devant elle et là où elle s'arrêtait on voyait l'ouverture d'un petit sentier qui se dirigeait vers le défilé. En ce point, les rochers avaient disparu et les arbustes s'étaient couchés sur le sol. Le nuage courait rapidement, planant au-dessus de la terre ; et Regina voyait, partout où la lumière descendait, le sentier s'ouvrir miraculeusement.

D'abord tremblante, elle hésitait à s'engager dans ces chemins, mais sentant que les yeux invisibles étaient fixés sur elle, elle reprit tout de suite courage et suivit sans crainte le chemin qui lui était tracé.

Ils avançaient en silence, et l'enfant, comme dans un rêve mystique, marchait sans étonnement et sans frayeur. Le sentier, à peine large pour lui permettre de passer, en des courbes audacieuses, descendait en pentes rapides vers la rivière. Il serpentait sur le penchant escarpé de la montagne, tour à tour descendait et montait, et toujours les pieds de Regina se posaient sur un sol qui ne la fatiguait pas.

Aux points les plus dangereux, lorsque le sentier longeait les bords du précipice, Regina, comme malgré elle, hésitait à poursuivre son chemin, car elle se voyait au-dessus d'eaux tourbillonnant au fond d'un gouffre. Alors l'Ange ralentissait son vol et l'attendait. Puis, ayant pitié de sa faiblesse de femme, il ne lui permettait pas de s'en trop approcher, ni de s'y arrêter. Le passage dangereux franchi, la lumière était encore projetée sur le sentier, et elle le suivait sans hésitation.

Elle dut ainsi traverser des torrents impétueux pendant que le guide s'arrêtait au-dessus d'eux ; et elle, miraculeusement confiante, sautait de rocher en rocher. Ils contournerent ainsi d'énormes piliers de granite rose, pourpre et gris, sur lesquels les tempêtes millénaires avaient creusé de mystérieuses grottes. Lorsque des roches massives obstruaient la voie, au silence de la montagne succédait un grondement de tonnerre dont l'écho se répercutait d'un contrefort à l'autre ; et le gigantesque bloc, rebondissant en descendant, tombait dans la rivière, laissant derrière lui un chemin ouvert et sûr.

Regina put ainsi marcher aisément sur les blessures béantes de la montagne, sillons tracés par les avalanches au milieu de quartiers de rochers et de cailloux roulants accumulés par la furie des ouragans et sur lesquels nul pied humain n'aurait pu se poser avec sécurité. Et là où l'ange passait, sa radieuse présence rapprochait les pierres et traçait, obstrué par des touffes de bruyères et de cistes cramponnés aux bords du précipice par leurs racines qui pénétraient dans les crevasses, un sentier sans danger. Et les plantes elles-mêmes, à l'approche du guide surnaturel, se couchaient sur la pierre, formant un tapis épais, parfumé, finement tissé et transformé en passage sûr.

Le petit sentier continuait de serpenter à la lumière de l'éblouissant nuage.

La jeune fille et l'ange, pareils à des points infiniment petits, perdus dans l'immensité des monts, avançaient toujours...

Le soleil maintenant était à son déclin, et un reflet d'or envahissait les cimes, pendant qu'une vapeur bleuâtre inondait le fond de la vallée. Les pics géants, couronnes de monts, détachaient sur le ciel leurs sombres profils, et les faucons tournoyaient majestueusement dans l'air, en poussant, avant de descendre dans leurs repaires, leurs lugubres cris d'âme en peine.

Puis la gorge s'élargissait, et les penchants des monts

devenaient moins escarpés, et ceux-ci se montraient moins nus. On n'apercevait plus les pierres effrayantes qui rendaient à la fois féérique et redouté le défilé resserré.

Le jour se mourait de plus en plus, et quand enfin le sentier atteignit les bords de la rivière, la lune, pleine et dorée, éclairait vivement les orgueilleuses cîmes et faisait briller les eaux d'une lueur phosphorescente. La vallée s'ouvrait, se réunissant au Nord et au Sud aux vallées voisines.

L'auréole lumineuse qui enveloppait l'ange sous la lumière de la lune était encore plus mystérieuse et plus belle encore en absorbant la couronne de l'astre de perles et de jaspe.

Maintenant le guide se hâtait. Il s'arrêta devant la porte close d'une chaumière rustique. Regina comprit qu'elle avait atteint le but. C'était l'humble cabane de l'ermite. Elle se précipita au bord de l'eau, et de tout son cœur, adressa au Ciel une prière reconnaissante.

Mme Edith SOUTHWELL-COLUCCI
(Traduction I. Carabin).

UN PEINTRE DE LA CORSE

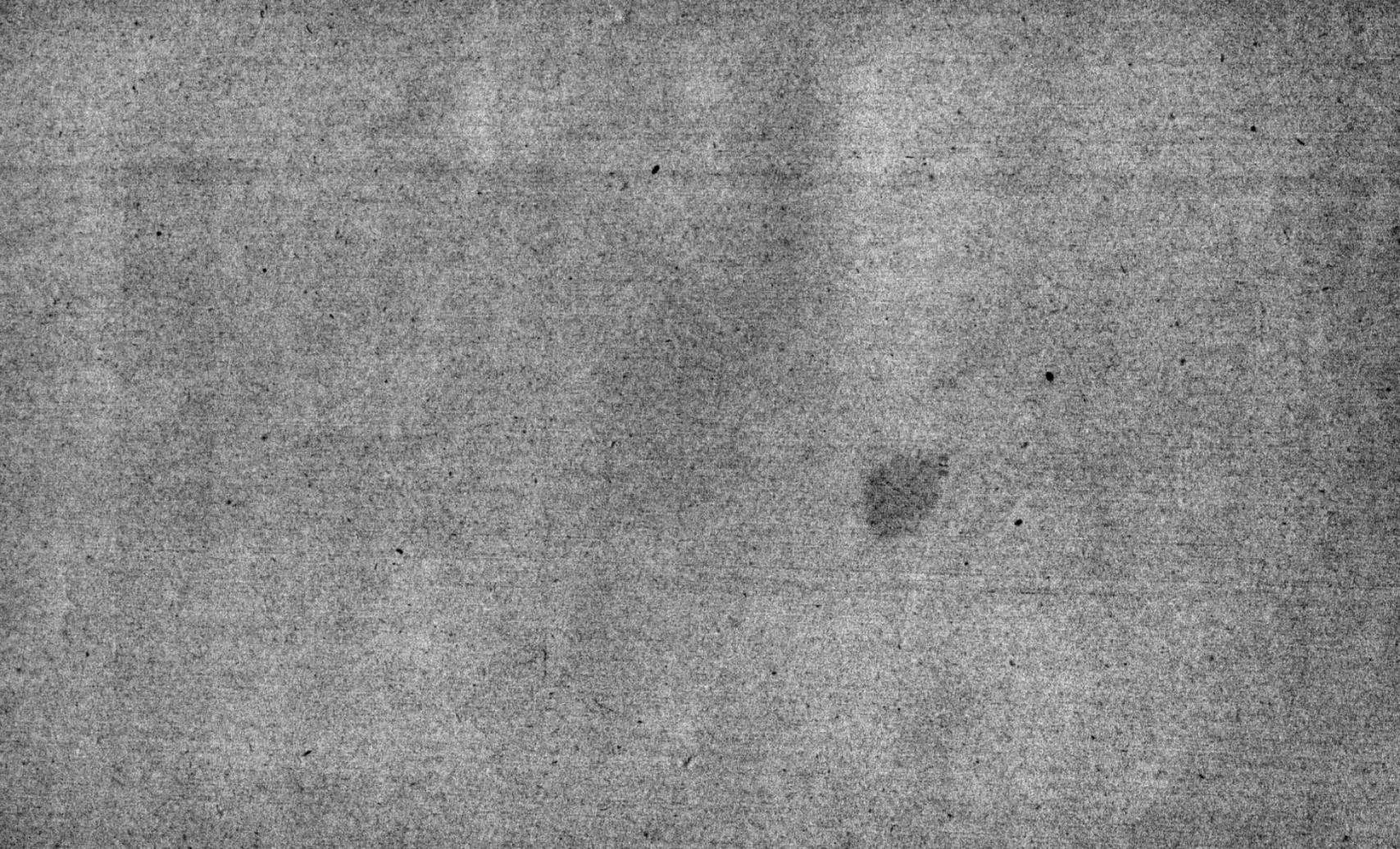
Auguste BOUCHET

Nous ne dirons pas d'Auguste Bouchet que sa peinture est moderne et son art nouveau. Il suffira, nous l'espérons, de faire connaître aux lecteurs de la « *Revue de la Corse* » que ce peintre vit de la plus belle manière et qu'il peint au goût du jour. Car nous savons trop qu'en art le mot nouveauté possède une propriété douteuse et qu'il peut porter à confusion. Sans être un ressouvenir du XVIII^e et du XIX^e siècles, la peinture d'Auguste Bouchet n'est pas moins une œuvre d'art saine et compréhensible. Elle avive notre intérêt et permet même à notre entendement de découvrir sa signification. Mais la tâche d'un critique est bien plus de louer les mérites de la peinture que de lui attribuer un sens. Ce n'est pas nous qui jaugerons la profondeur de l'esprit des temps nouveaux et nous nous défendrons de parler de moderne sachant combien cette expression peut, à la longue, devenir fade ou trop forte, voire sans valeur...

Le goût du jour, néanmoins n'est pas laid puisqu'il s'accom-



Deux tableaux d'Auguste BOUCHET
(Vieilles rues de Bastia et d'Ajaccio)



mode de beaux bibelots, d'étalages très chics du chemisier, de la modiste, du fleuriste ou du marchand de primeurs. On lui contestera, je suppose, d'approuver qu'une femme nue soit pareille, en peinture, à un hareng saur ouvert et que ses vertèbres soient dessinées comme les arêtes du poisson ! Par ailleurs, les poèmes de M. Paul Valéry, considérés par quelques-uns de nos contemporains comme du précieux le plus exquis, pourraient plus tard n'être pas vus de la même façon.

Ce qui nous enchante aujourd'hui fera peut-être pitié à nos enfants dans cinquante ans. N'empêche, l'art qui ne tient pas de la surprise et de la bizarrerie, l'art moderne qui possède une technique, même dans sa réelle originalité, dans sa personnalité, ne continuera pas moins à être discuté et défendu, car il paraît bien l'aboutissant d'une conception classique à peine changée sous l'action de la sensibilité spontanée du peintre.

Je sais bien que le sentiment devenant roi, sa tyrannie pourrait modifier singulièrement le domaine de la peinture. Déjà, l'artiste, grâce à lui en prend à son aise et tout devient permis dans la représentation. C'est au peintre de se défendre contre sa personnalité.

Il semble que, sur ce point, Auguste Bouchet soit demeuré maître de lui. Quand il suspend des toiles à une cimaise, ce n'est jamais que de la bonne peinture, avec des qualités différentes dans chaque sujet. Ses paysages, des paysages de Corse cela s'entend, car Auguste Bouchet est devenu depuis huit ans le peintre attitré de la Corse, sont réellement beaux, parce qu'il n'en est aucun de pareil. Nul écart de valeurs chez eux ; aussi bien ses toiles sont-elles gaies, aérées, lumineuses, larges comme les décors dont elles reproduisent les contours, avec le moins de différence possible entre la lumière et l'ombre, le moins de contraste entre les tons que la nature elle-même...

Ainsi s'explique que tous les Corses retrouvent devant les toiles de Bouchet les couleurs, les formes, l'atmosphère entière de leur pays. C'est là un signe qui ne ment pas, la preuve que notre artiste peint bien. Ce prodige tient surtout à ce que Bouchet peint dans des gammes très étroites et c'est une loi de l'Art que d'assembler des touches ou des tons dont l'écart soit le plus petit possible.

Le peintre de la Corse n'a jamais autant réalisé cet enseignement que dans ses toiles de Morosaglia et d'Ajaccio. Il a donc satisfait notre esprit et notre cœur le jour où nous avons admiré dans son atelier l'*Alpa* et *Morosaglia* et au salon de 1931 : *Cervione* et *Valle-di-Campoloru*. C'est déjà un garant, convenez-en, pour l'avenir de Bouchet.

Il reste à nos compatriotes le devoir de marquer à cet artiste la reconnaissance qu'il peut être en droit d'exiger de nous. Quoique nous fassions pour lui, nous serons encore ses obligés, si on est au courant de l'action qu'il mène en faveur du tourisme corse. Ses toiles, exposées à Paris et aux quatre coins de la France, ont accru la réputation de l'île de beauté, laissant présager dans leur petit cadre toute la grandeur et la beauté du modèle.

Jean VINCIGUERRA.

Au lendemain de l'occupation de la Corse

PAR LES FRANÇAIS (1)

(Journal d'un ecclésiastique en 1771-72)

3 octobre 1772. — On dit (est-ce vrai !) que les Français vont être contraints par les puissances de partir de Corse. Les Génois ne paient pas les dépenses qui ont été faites et sont débiteurs envers la France de 25 millions. Celle-ci déclare qu'elle veut l'argent qu'elle a dépensé pour la guerre faite en Corse. On redoute les fureurs des partis dans l'île et la guerre civile.

4 octobre 1772. — On va élire 24 membres de la Junte ; deux cinquièmes appartiendront à l'Au-delà et le reste à l'En-deça. Malheur à qui se conduit mal ; il sera déporté dans les Indes, aux îles Blanches, et on ne le reverra jamais plus.

On ne tardera pas à publier les concessions des Génois (2).

Il est inexact qu'un Congrès de paix ait été tenu entre le Turc et la Moscovie (3). Attendons que le fait soit confirmé.

7 octobre 1772. — Les bulles destinées à Mgr Stefanini, évêque de Mariana, sont arrivées.

On attend l'arrivée de M. Marbeuf de France plus tôt qu'on ne l'espérait. Il vient avec M. Vasco (Guasco).

9 octobre 1772. — Il n'est pas vrai, malgré ce que j'ai écrit ci-dessus, que le maréchal Alerius Matra ait été envoyé de Gênes pour remplacer feu Sorba (4). Il est en ce moment à Paris comme envoyé de la famille Spinola.

Pace Maria de Vallerustie, chef des bandits, demande, dit-on, aux Français de l'embarquer avec tous ses compa-

(1) Cf. les numéros 65, 66, 67.

(2) Les Corses étaient persuadés que leur pays allait être restitué aux Génois et qu'auparavant la République accorderait aux Corses un certain nombre de concessions pour éviter une nouvelle révolte.

(3) La guerre entre le sultan et la tsarine avait éclaté, à propos de la Pologne, dès 1768 ; mais la paix était loin d'être envisagée en 1772. Elle ne devait être conclue à Kaïnardji qu'en 1774.

(4) Il s'agit du représentant de la République auprès du Roi de France.

gnons au nombre de 11. On dit aussi qu'à Calvi et à Macinaggiu ont débarqué des troupes génoises. Déjà des partis se forment.

On dit et on répète (mais est-ce vrai ?) que par l'intermédiaire de M. Narbonne, commandant en chef de la France à Bastia, ont été proposés pour l'évêché vacant de Sagona, parmi les vingt-quatre concurrents, quatre capucins : le père Bonaventure de Venacu, provincial, le père Paul Antoine de Lota « *diffinitore in atto* », le père Ambroise de Boziu, gardien du couvent du Vescovatu, le père Denys de la Penta di Casinca. Nous verrons à qui le Roi réservera la nomination prévue.

M. Mathieu Buttafoco, autrefois colonel, est maintenant inspecteur à six mille francs de traitement, comme auparavant, et non à douze mille, comme je l'avais écrit.

10 octobre 1772. — Le curé de Guagnu (5), accompagné de sa nièce, vêtue d'habits masculins et armée, s'est embarqué à Portuvecchiu pour Livourne, le 28 juin écoulé. Je l'ai entendu dire par un homme de la piève de Vicu, du village d'Ortu.

A Portuvecchiu, débarquent fréquemment des nationaux établis à Livourne ; il touchent toujours une solde que l'on croit envoyée d'Angleterre. D'autres, plus fins, croient qu'elle vient de Gênes, désireuse d'éviter que tant de personnes, dont le nombre est d'environ 2.000, ne soient poussées par le besoin à retourner en Corse. Il en est peut-être ainsi. Que Dieu nous épargne la guerre ! !

12 octobre 1772. — M. Pascal, major du régiment Berry, qui habita longtemps ici au Vescovatu comme commandant, est mort de la manière suivante. Il était parti de Calvi avec 50 grenadiers pour visiter Calenzana. Il aperçut un homme, armé d'un magnifique fusil. Il lui demanda pour quel motif il le portait. L'autre lui montra sa patente (6). Le major lui déclara qu'elle ne valait rien et qu'il devait lui remettre son arme. L'inconnu refusa catégoriquement, et l'officier lui donna un coup de bâton. Alors cet homme lui planta

(5) Il s'agit de cet ecclésiastique qui avait refusé de se soumettre aux Français et leur avait fait une guerre acharnée. « Je suis, avait-il coutume de dire, le chef des martyrs de la liberté et de la patrie, celui aussi des grands patriotes (c'est-à-dire des bandits) ».

(6) Licence autorisant le port de l'arme.

son stylet dans le ventre et le tua sur place ; puis il s'enfuit à la barbe des grenadiers.

Matra, le maréchal, devient commandant à Corte. Mathieu Buttafoco commande dit-on, les marines. Le général Paoli sera le chef de Bastia. Les Français s'en vont et les Génois arrivent.

19 octobre 1772. — On dépenserait neuf cents pièces d'Espagne, de la valeur de 6 *lire* et demi l'une, chaque jour, pour entretenir les Corses réfugiés à Livourne. C'est ce que m'a dit Tattone Fracassi de Linguizetta qui est arrivé aujourd'hui de Bastia, et qui a quitté Livourne où il était soldat, au service du Grand-duc. Serait-ce vrai ? Cela ferait 5.850 *lire* par jour et 175.500 *lire* par mois ; au total deux millions six mille dans l'année. Ce n'est vraiment pas croyable !

J'ai écrit à M. Monteynard, ministre du roi de France, une lettre le 8 mai écoulé, et une autre le 22 août, pour me réjouir d'apprendre qu'il avait été choisi par le Roi pour gouverner la Corse avec un traitement de 30.000 *lire* (7).

On dit que c'est un capucin qui sera évêque. On verra bien, que Dieu le veuille !

23 octobre 1772. — A Rusiu de Vallerustie, il y a eu bataille entre les bandits qui étaient au nombre de 24, et les volontaires français. Neuf volontaires sont restés sur le carreau, blessés ou morts. L'un d'eux avait autrefois déserté et avait vécu pendant quatre mois avec les bandits. Puis, alléché par les promesses, il les avait abandonnés et s'était uni aux volontaires pour surprendre les bandits. Pendant la bataille il fut reconnu, saisi par les cheveux, alors qu'il venait de décharger son fusil, par Pace Maria, chef de ces bandits, et tué à coups de stylet. Ce volontaire était né en Romagne, et peut-être d'origine pérugine.

On vient d'imprimer une Histoire de Corse en trois tomes, qui s'arrête à l'année 1775. Je l'ai toute lue. L'ouvrage en entier comprend neuf tomes in quarto (8).

A l'époque de Maillebuè (Maillebois), en 1742, on fit un recensement dans l'En-deçà des monts, il y avait 247 paroisses.

(7) Les Corses eux-mêmes, éblouis par ses fonctions de Ministre de la guerre, l'avaient demandé au Roi comme gouverneur. Mais il ne vint jamais en Corse et se borna à la représenter à Versailles avec un traitement de 40.000 francs. (Cf. Rossi : **Osservazioni storiche**, liv. XII).

(8) Il s'agit sans doute de l'Histoire de Cambiagi en 4 volumes, parue en 1771.

ses, 271 villages, 18.500 familles ou feux, 82.128 âmes ou habitants ; dans l'Au-delà, on trouva 86 paroisses, 156 villages, 8.354 feux, 38.261 habitants, au total : 333 paroisses, 427 villages, 26.854 feux et 120.389 habitants.

La garnison française du Campoloru et du Rostinu a été retirée. Le régiment corse est toujours à Bastia.

20 octobre 1772. — Dimanche dernier, jour de Saint Luc, le Régiment corse s'est battu à Bastia avec les Français. L'un d'eux, j'ignore pourquoi, donna un soufflet à un Corse qui répondit par un coup de bâton. Alors de nombreux Corses et Français en vinrent aux mains, dégainèrent leur sabre, et six Français furent gravement blessés. M. Narbonne, pour les punir, révoqua quelques Français, bien qu'ils aient eu le dessous dans la rixe. Le même fait s'est produit en France, particulièrement à Oléron, parce que les Français avaient l'air de traiter les Corses avec mépris, et les appelaient « rebelles ».

On dit, sans que je sache le bien fondé de ce bruit, que Paoli ne vient plus en Corse, et qu'au contraire il s'est lié en Angleterre avec une princesse ou milôrde (*sic*), parente du Roi. Quatre-vingt des principaux personnages de Corse ont signé une pétition au Roi de France, dans laquelle ils lui demandent de ne pas permettre à Paoli de venir en Corse.

On va prochainement nommer les commissaires des quatre juntas, qui seront chargées de former le nouveau bataillon de l'ancien régiment Buttafoco ; ces commissaires sont tous des partisans de Paoli (8), en ce moment révoltés.

22 octobre 1772. — On m'a dit que quatre compagnies étaient arrivées à Bastia avec leurs capitaines génois, ainsi que deux compagnies de recrues. Les Génois arrivent peu à peu, à mesure que les Français se retirent.

On attend d'un moment à l'autre de France, M. Marbeuf ; on prétend qu'il se trouve présentement à Gênes pour

(8) C'est aussi l'avis de l'abbé A. Rossi dans ses **Osservazioni**, liv. XII : « La piu parte de' Commissarii per le Guinte (d'Orezza, di Caccia, di Quenza e Tallano, di Guagno e Mezzana) non solo erano de' capi, ma anche de' piu attaccati al Governo nazionale ed allo stesso general Paoli ». Il ajoute que les candidats à cette fonction avaient été proposés à la nomination du Roi par Marbeuf lui-même, désireux de prouver qu'il avait une pleine confiance dans la nation corse.

rédiger les concessions que les Génois vont faire aux Corses, à la pleine satisfaction de ces derniers (9).

Dans la *Giovellina*, et surtout à Popolascu, les habitants se sont disputés et ont remis aux autorités quatre-vingt-dix fusils, en plus de ceux qu'ils avaient déjà livrés, à raison de un par habitant, à l'époque où chacun avait été mis en demeure de remettre son arme. L'an passé, au-dessus du village de la Porta, éclata un immense incendie qui ravagea la piève d'Àmpugnani ; le feu une fois éteint, un individu déclara que si les flammes étaient arrivées jusqu'à un certain maquis, on aurait entendu une grande pétarade, tant il y avait de fusils cachés au milieu du fourré.

À la marine de Luri, une galiotte de Turcs a fait prisonniers trois prêtres qui étaient allés s'y divertir. Le fait est survenu il y a quelques jours (10).

Quelques habitants de la piève de Casacconi ont déclaré que, sitôt après le départ des troupes françaises, ils iraient reprendre leurs planches, dont Vinciguerra et Buttafoco s'étaient emparés pour réparer leurs maisons particulières.

(à suivre)

(Trad. A. AMBROSI).

BIBLIOGRAPHIE

Sabella, roman de vieilles mœurs corses (1). — Construire tout un roman sur les menus détails de la vie paysanne, se borner au récit des événements quotidiens qui ne suffisent pas à rompre la monotonie du village, cette monotonie que nos jeunes gens redoutent et qui les fait émigrer vers le continent, c'est un acte d'audace qu'un écrivain ne peut se permettre, s'il veut trouver des lecteurs, qu'à la condition d'avoir du talent.

C'est pourtant ce qu'a osé M. Marcaggi, dans son nouveau livre, intitulé *Sabella*, nom d'une jeune fille du village de Viola,

(9) On voit par là combien l'opinion publique dans l'île était ignorante des conditions en vertu desquelles les Français avaient occupé le pays. On croyait que, comme dans le passé, c'est-à-dire en 1737 et en 1748, l'occupation française n'avait eu lieu que pour préparer le retour des Génois. On s'explique par conséquent la colère de Paoli et le mécontentement d'une partie de la jeunesse insulaire, qui vint se battre à Pontenovu.

(10) La piraterie barbaresque, dont la Corse eut tant à souffrir, ne devait disparaître vraiment qu'au XIX^e siècle et après l'occupation d'Alger par les Français. On sait que Louis XVI racheta un certain nombre de Corses qui avaient été emmenés en Algérie et réduits en esclavage.

(1) **Sabella**, roman de mœurs corses, brochure in-12 de 250 pages, éditée par Rombaldi, à Ajaccio. Prix : 15 francs.

situé quelque part aux environs d'Ajaccio. N'y cherchez pas une histoire de bandits, comme vous pourriez vous y attendre. Le bandit, après tout, n'est pas, quoiqu'on en dise, nécessaire à la vie corse. On peut naître et mourir au pays de Colomba sans jamais en rencontrer. Et vous n'en trouverez pas dans l'histoire de Sabella. Ce qui ne veut pas dire que le récit manque de toute tragédie. Elle termine le livre, et comme il convient, fait mouiller les yeux du lecteur. L'auteur, ne l'oublions pas, est avant tout un historien qui, par métier, se méfie de l'imagination. Il traite donc son sujet avec le même souci de la vérité que dans celui de la vie de Napoléon à Ajaccio (2). Il se borne à tracer le tableau de nos mœurs, de nos coutumes, de nos traditions dans un cadre restreint, sans doute choisi parce qu'il le connaît bien ; et en cela il ne modifie pas sa manière qui consiste à écrire, sans emphase, des choses vraies.

Sabella, son héroïne, n'a pas besoin de quitter Viola, où elle est née, pour rêver d'avenir, pour être heureuse, et pour souffrir. Avec elle, M. Marcaggi a voulu nous donner un exemple de ces jeunes filles corses, dont le type est encore plus fréquent qu'on ne pense, dévouées à leurs devoirs, dociles envers leurs parents et leur époux, respectueuses du passé, de ces jeunes filles qu'un Corse, même quand il a épousé une continentale vertueuse, regrette de n'avoir pas préférées. « L'ovale pur de son visage qu'encadrait un mouchoir de mérinos noir, noué sous le menton, ressortait jeune, frais, de l'amas de vêtements de deuil qui enveloppaient son corps potelé et robuste. Elle ne pouvait pas se décider à quitter le deuil de son frère unique tombe sur le front avant l'armistice... Dégagée des lourds habits de deuil qui lui donnaient un aspect monacal, elle avait la taille bien prise dans sa robe et la tête nue. Sabella était alors transfigurée en une mince adolescente au visage grave, mais au teint frais, à peine doré par le grand air et aux beaux yeux lumineux ». Et voilà bien campée la jeune fille corse.

C'est autour de son existence simple et chaste, comme il sied à une femme de notre pays, et jusqu'à son mariage dénoué par une catastrophe, que se déroulent les incidents qui emplissent le livre et qu'on retrouverait pareils dans tous les hameaux corses : labourage et semailles, vendanges et moissons, élections et veillées, mariages et funérailles. Car le roman de M. Marcaggi est un tableau exact de la Corse rurale. De même que le peintre de l'école réaliste se borne à reproduire les traits de ses modèles ou les aspects de la nature, sans vouloir embellir les uns ou corriger les autres, de même cet écrivain traduit ce qu'il a vu, entendu ou appris avec une fidélité surprenante. Et, comme il a beaucoup vu par ses séjours à la campagne, comme il sait, grâce à sa science historique, éclairer le présent par le passé, il n'est pas exagéré de dire qu'aucun roman de mœurs n'est aussi véridique que celui de Sabella. Les coutumes, ces coutumes qui surprennent tant de visiteurs, nous sont clairement expliquées. Le paysage, ce paysage dont les touristes emportent la nostalgie, y prend toute sa valeur. Le folklore, si

(2) **Le Souvenir de Napoléon à Ajaccio**, un vol. in-16, illustré, chez Rombaldi, à Ajaccio. Prix : 10 francs.

abondant, si curieux, y tient sa place légitime, car seul il nous fait comprendre les croyances, les habitudes, les espoirs, les craintes d'une population que le scepticisme ou l'indifférence n'a pas encore gagnée.

Quel Corse ne se sentirait pas transporté par la pensée dans son île regrettée à « lire ce passage ».

« Le soleil disparaissait derrière la crête d'une montagne, des nappes d'ombre arrivaient on ne savait d'où, altéraient la lumière du jour. Des bruits de sonnailles tintaient grêles, en divers points de l'horizon, se rapprochaient avec les chèvres et les vaches qu'on ramenait à l'étable. Les hommes et les enfants qui les conduisaient échangeaient des salutations brèves : Salut — que Dieu nous l'accorde ! A la fontaine qu'ombrageait un lentisque aux ramures noires, tordues comme des replis de serpents, des femmes qui attendaient leur tour de remplir leurs ustensiles, s'étaient assises sur un mur en pierres sèches, et se communiquaient les nouvelles ».

Qui de nous ne serait pas tenté par le péché de gourmandise à entendre le vieux Farli dire : « Je vous ai cueilli pour votre dessert quelques grappes de raisin de table, du *bruschiano*, qui est à point ; voyez, les grains sont ambrés, fardés d'un peu de vermillon, frais, juteux ; puis des pêches de vigne, à la chair jaune et ferme, qui fondent dans la bouche, et de ces grosses figues blanches, à la pulpe mielleuse — vous savez celles du bord du ruisseau que vous aimez manger avec du fromage de chèvre épicé — et, d'autre part, quelques grappes de *vermentino*, déjà doré par le soleil, pailleté d'or, et de *sciacarello*, dont les grains bleuâtres et oblongs craquent sous la dent et laissent dans la bouche un liquide sirupeux ».

Quel « *pinzutu* » ne serait pas curieux d'assister à la scène de l'*innocchiatu* qui lui est contée en ces termes :

« Anne Farli avait allumé la mèche d'une petite lampe à huile en fer blanc et rempli une assiette d'eau. — Prenez l'assiette, dit François Farli, et approchez votre fillette. Bien ; tenez l'assiette au-dessus de la tête de l'enfant. — Il saisit aussitôt la lampe de la main gauche et, nu-tête, de la main droite, il fit le signe de la croix, le répéta avec le pouce sur les quatre points cardinaux de l'assiette, puis il souleva le léger couvercle de la lampe et, en prononçant mentalement la formule de l'incantation, il plongea, à sept reprises, l'index dans l'huile tiède et laissa tomber dans l'assiette chaque fois une large goutte ; elles surnageaient à la surface de l'eau, rondes, distinctes. Alors il souffla dessus, leur inhala les paroles de l'enchantement et comme, animées d'un mouvement giratoire, elles se réunissaient de manière à ne former qu'un disque huileux, son visage s'éclaira de satisfaction. Il termina son acte magique par un grand signe de croix, et convaincu qu'il avait obtenu la cessation du maléfice, il prit la petite par le bras, la secoua et ordonna : te voilà guérie. Va t'asseoir auprès du feu ».

Ces extraits d'un bon livre, grâce auquel un touriste, qui l'aurait lu d'abord, verrait mieux la Corse et en comprendrait l'originalité, doivent suffire à la curiosité de nos lecteurs. « Sabella » mérite de figurer parmi les meilleurs romans que la littérature régionale a fait naître. Pour nous, Corses, c'est une transcription exacte de notre existence insulaire, et nous en goûterons toute la saveur émouvante ; pour les continentaux.

c'est une initiation complète à la connaissance des mœurs d'une population, dont ils ont pu quelquefois médire, mais qu'ils respecteront pour ses vertus ancestrales et sa religion du travail, dès qu'ils auront été à l'école de Marcaggi. Je me résume : *Sabella* est peut-être le meilleur livre d'histoire sociale que notre confrère ait jamais écrit.

Gaffori Giovan Pietro. — M. Fumaroli, dont le patriotisme corse est attiré par la vie et la mort de nos grands hommes, ne pouvait manquer, après son étude sur Sampiero et Vannina d'Ornano, (cf. n° 68 de la Revue) de consacrer ses loisirs à celle d'un évènement qui, en 1753, priva la révolte insulaire de son chef, Jean Pierre Gaffori, de celui que le marquis de Cursay appelait : « *Un homme supérieur* ». Tous les historiens mentionnent l'assassinat par les Romei de ce partisan des Français, mais ne font que soupçonner la complicité du gouvernement de Gènes dans la préparation du crime. Par des documents puisés aux archives de Gènes et finement analysés, M. Fumaroli a renouvelé le sujet (1).

Il a nettement établi que le commissaire ligure de Calvi, obéissant aux instructions de ses supérieurs, excita la haine des Romei, haine personnelle et politique à la fois ; sur la promesse d'une forte récompense et d'une nomination d'officier, il leur mit pour ainsi dire l'arme dans les mains. Le propre frère de Gaffori fut leur complice ; il joua le rôle de Vittolo dans l'affaire de Sampiero. Les causes qui le déterminèrent à cet horrible fratricide furent la jalousie autant que l'envie. Il accusait le chef des Corses de l'avoir dépouillé d'une partie de l'héritage paternel. L'intérêt qui divise si souvent les familles et qui a été parfois dans notre île l'origine de la Vendetta fut, semble-t-il, le véritable mobile de la conduite d'Anton-Francescu Gaffori.

Ceci établi, M. Fumaroli reproduit les documents qui éclairent le drame. Le principal est une déposition faite par l'un des assassins, Jean Baptiste Romei, devant les fonctionnaires génois, le 3 novembre 1753 ; elle est conservée à l'*Archivio di Stato* de Gènes. Elle a été transcrite dans le *Petit Marseillais* avec une orthographe fantaisiste qui ne fait pas honneur aux protes de ce grand quotidien. L'intérêt qu'elle présente mérite que nous la traduisions ici.

« Jean Baptiste Romei de feu Orsino, de Corte en Corse, âgé de 40 ans, dépose ce qui suit. A l'époque où les députés de la consulte d'Alesani furent envoyés à Bastia auprès de l'Excellentissime Commissaire général pour exposer les doléances des peuples du Royaume de Corse et pour obtenir de la République un nouveau Règlement qui rétablirait la paix générale, j'envoyai Dominique Antonetti, fils de Jules Mathieu de Tralouca auprès de l'Excellentissime Commissaire pour connaître son sentiment. Si les Corses avaient été sur le point de se soumettre, je n'aurais rien entrepris, sinon, je devais persévérer dans mon dessein d'assassiner Jean Pierre Gaffori, qui serait responsable de la continuation des hostilités. Sept ou huit jours après, Antonetti revint de Bastia et me rapporta que l'Excellentissime Com-

(1) Cf. les *Petit Marseillais* de fin juin et début de juillet 1931.

missaire avait donné sa parole que ceux qui tueraient Gaffori seraient nommés officiers et jouiraient, ainsi que leurs héritiers, pendant leur vie entière, de la solde promise. Ils obtiendraient en outre la restitution de leurs biens. Seuls Antonetti et mon cousin François Romei, fils de feu Frédéric, furent informés de ces promesses ».

« Je me déterminai alors au crime. Je menai avec moi Pasquin Romei, Charles Hyacinthe mon fils, Antoine fils de Pasquin mon frère ; Philippe Marie Romei, fils d'Orsino ; François Romei, fils d'Antoine ; Joseph Marie Romei, fils de feu Etienne, Joseph Romei, fils d'Antoine (2). Nous nous embusquâmes à la distance d'un tir de mousquet de la ville entre elle et le couvent des Capucins. Je plaçai mes parents aux postes qui me parurent les plus convenables et en compagnie de François, mon cousin germain, je m'acheminai sur le chemin, vers l'endroit où j'espérais rencontrer Jean-Pierre ».

« Vers 23 heures, près des Capucins, je le vis en effet. Il était accompagné de vingt-cinq personnes environ, hommes et femmes, et de quatre prêtres. Xavier Rossi, beau-frère de Gaffori, était avec lui. Il y avait aussi huit ou neuf maçons et aides-maçons ; trois d'entre eux étaient armés de pistolets. Gaffori avait le sien dans la poche de son pantalon. Le maître-maçon Charles, parent de Gaffori, l'accompagnait aussi, nanti de son fusil et de son pistolet. Douze ou quatorze femmes qui travaillaient à une construction (*fabrica*) commencée pour le compte de Gaffori, l'entouraient ».

« Arrivé, avec mon cousin François, à trois pas de Jean Pierre, je le visai avec mon fusil et je tirai, car le moment des bonnes paroles était passé. Il reçut en pleine poitrine ma décharge et tomba raide par terre. Maître Charles arma et déchargea contre moi son fusil, mais seule l'amorce s'enflamma (3). Mon cousin François le visa, tira et maître Charles s'écroula mort. Pour m'assurer que Gaffori était vraiment trépassé, je m'approchai, lui déchargeai dans le ventre mon pistolet, puis je m'enfuis rapidement avec mon cousin, en invitant mes compagnons embusqués à me suivre. Nous nous dirigeâmes vers le Niolu et, après deux jours et deux nuits de marche forcée, nous arrivâmes à Calvi au nombre de douze ou treize, c'est-à-dire ceux que j'ai déjà nommés, un de mes enfants Charles André, habillé en ecclésiastique, Jean Romei, fils d'Antoine, et Etienne Romei, mon oncle germain. La mort de Gaffori survint le 2 octobre à 23 heures ».

La déposition continue longuement. Elle laisse l'impression que Jean Baptiste prend à sa charge la responsabilité entière du crime dans l'espoir d'obtenir la meilleure récompense. Mais on y lit entre les lignes la peur des conséquences et le désir de persuader le gouvernement génois qu'il y a été poussé par son dévouement envers la République. Il répète à plusieurs reprises : tant que Gaffori aurait vécu, Gênes n'aurait pas été tranquille.

(2) On voit par cette énumération qu'il s'agissait d'une véritable vengeance de famille.

(3) Le propre frère de Gaffori, Antoine François, avait en effet « aveuglé » les fusils de ceux qui devaient accompagner la victime.

On sait que la Consulte corse voua à l'exécution publique Jean Baptiste Romei, dit Piscaino, que sa maison fut brûlée et les fourches de la justice élevées sur son emplacement. Antoine François Gaffori, qui avait été complice moral de l'assassinat, fut arrêté, puis condamné à mort et assommé dans sa prison. Marius Matra, son beau-frère, avec un de ses cousins et le curé de Tallone, se rendirent auprès du coupable, le firent confesser, puis agenouiller et le tuèrent d'un coup de masse de fer sur la tête.

La mort de Gaffori ne profita guère à Gênes. Il devait avoir un vengeur en la personne de Pascal Paoli, qui, vingt mois plus tard, le 14 juillet 1755, proclamait l'indépendance de l'île et fondait la République corse.

Une journée de l'Empereur. — De tous les sujets qui peuvent tenter un Conférencier, le plus périlleux assurément concerne la carrière de Napoléon. Parmi ceux que nous avons entendus, il y en eut peu qui, à notre souvenance, évitèrent ces deux écueils : la banalité de l'exposé et la fatigue de l'auditoire. L'œuvre napoléonienne est trop connue, la personnalité de l'empereur est trop familière pour que le public soit encore intéressé par les redites. Depuis plus de cent ans que l'une et l'autre sont étudiées, il semble qu'il n'y ait plus rien à révéler.

M. Campinchi, avocat à la Cour de Paris, membre du Conseil de l'Ordre, a cependant tenté d'en faire l'objet d'une causerie. Hâtons-nous de dire qu'elle fut brillante. Nous l'avons lue dans *Conferencia* (N° du 20 mai 1931) et nous comprenons bien que, débitée avec cette éloquence dont un des maîtres du barreau parisien est coutumier, elle ait mérité les applaudissements des auditeurs.

Maître Campinchi avait pris pour thème : *La société au temps de Napoléon ; une journée de l'Empereur*. Mais de cette journée il a fait toute la vie de l'Empereur. Et quelle vie ! Ardente, trépidante, écrasante pour son entourage, autant que créatrice pour l'Europe. Avant tout, ce qu'à l'aide de nombreuses anecdotes l'orateur nous a prouvé, c'est la sensibilité de cœur de l'homme que Taine, meilleur constructeur de systèmes que fin psychologue, appelait un monstre. Il n'y a pas de doute que Napoléon fût un sentimental. Ses épouses, ses parents, ses amis furent l'objet de ses mille attentions. Il aimait les enfants, dont il recherchait le babil ; il aimait ses serviteurs qu'il comblait de cadeaux ; sans doute beaucoup d'entre eux répondirent à cette affection par un dévouement à toute épreuve, mais combien d'autres l'en récompensèrent par une ingratitude qui nous indignent encore. M. Campinchi cite entre autres Constant le valet de chambre, Roustan le mamelück, Yvan le chirurgien.

Un autre trait de ce caractère sur lequel le conférencier insiste avec raison, c'est le besoin d'activité, d'une activité qui fut prodigieuse et que favorisa une résistance physique extraordinaire, cause d'étonnement pour les contemporains. « Il faut être de fer, disait Rapp, l'aide de camp, pour tenir dans le métier que nous faisons » et Méneval, le secrétaire de Napoléon, écrivait : « Depuis trente-six heures je n'ai pu m'écarter du cabinet de l'Empereur ». Pressent-il, remarque M. Campinchi, que le temps lui est mesuré et qu'il aura quinze ans à peine pour refaire la carte du monde, renverser les vieilles monarchies et remettre la France sur pied. A pas de géant, il se hâte ».

Tout dans ce portrait mériterait d'être cité. Il est mis en relief par un choix judicieux de faits qui frappent l'attention. La pensée du conférencier s'exprime aussi par des expressions heureuses qui sont des trouvailles. « Dans Napoléon, dit-il, le chef-d'œuvre, c'est lui ; éblouissante collaboration des siècles et d'une âme ». — ou encore : « Napoléon était trop grand pour que quelque chose d'humain lui demeurât étranger » — ou encore : « son âme était égale à son génie ». Il serait presque inutile d'ajouter que M. Campinchi est un admirateur de Napoléon, ou pour mieux dire un de ses adorateurs. N'est-ce pas le terme dont il faut user pour un tel génie ? On s'en rend bien compte à lire une phrase comme celle-ci « La voix (de Napoléon) est ferme, timbrée ; les syllabes résonnent. Que ne donnerait-on pas pour entendre aujourd'hui cette voix et quels regrets que le phonographe soit venu si tard ! » Et ailleurs : « qui d'entre vous ne palperait d'émotion à la seule pensée qu'il pourrait se présenter devant nous dans son uniforme de colonel de chasseurs, sous le petit chapeau et la redingote grise ! ». A cette évocation, on devine que M. Campinchi est le premier à en être ému.

Nous en avons assez dit pour persuader nos lecteurs que cette conférence est une page d'histoire émouvante et que les écueils, dont nous parlions au début ont été évités grâce à l'habileté d'un orateur qui possède, à la perfection, l'art d'émouvoir et de passionner ses auditeurs. Ajoutons que pour en accentuer le caractère historique, M. Campinchi a fait reproduire les signatures de Napoléon depuis 1792 jusqu'en 1816. Elles sont bien curieuses et parlent à l'esprit. Un bon graphologue pourrait y retrouver l'état d'âme de l'Empereur et presque les vicissitudes de son existence. Le paraphe de 1792 est calme, écrit en toutes lettres ; on y lit encore *Buonaparte*. Celui de 1795 est déjà nerveux ; il entre dans l'histoire. Celui de 1796 est devenu *Bonaparte*, un Bonaparte hâtif et gribouillé. Plus encore, celui de 1798, car son auteur est déjà pressé par les événements ; son activité commence à déborder. La signature d'Austerlitz révèle une émotion profonde ; sous l'effet de la joie contenue, les lettres sont comme tremblées. Entre 1806 et 1809, le sort de l'Europe dépend de l'Empereur et les heures sont trop courtes : c'est par un simple N que le souverain a désormais le temps d'authentifier ses décisions. Dresde, 1813 ! Oh ! ce nom griffonné, presque illisiblement ! Quelle rage impuissante contre un destin injuste, il nous révèle ! Le « Napoléon » de l'île d'Elbe, en 1814, est souligné d'un trait large et nerveux qui est comme un défi à l'Europe victorieuse, et celui du 14 juillet 1815 est comme le résultat d'une application enfantine. Le temps ne fait plus défaut à l'Empereur déchu et prisonnier. Quant au dernier paraphe, celui de 1816 à Longwood, il ressemble à celui de 1804.

Napoléon captif a retrouvé la sérénité d'une époque où sa puissance semblait invulnérable. S'il dominait les hommes par l'éclat de sa gloire, au lendemain d'Amiens, il les domine encore, malgré Hudson Lowe, par sa grandeur stoïque, face à l'injustice dignement supportée. Celui dont Lamartine a dit, avec ce droit qu'ont les poètes de se tromper :

« Rien d'humain ne battait sous son épaisse armure »
extériorisa ses pensées les plus intimes par un simple trait de plume. Par là il nous révèle que tous les sentiments humains agitérent fébrilement son cœur, de sorte que le mérite de la con-

férence de M. Campinchi est de nous avoir montré un Napoléon moralement sensible, physiquement impulsif et cérébralement génial.

NOUVELLES en quelques lignes

Les électrobuses en Corse. — Nous avons signalé dans un précédent numéro le projet de construction d'une ligne de tramways électriques qui desservirait Erbalunga, Bastia et Furiani. Nous devons à l'obligeance de M. A. F. Vincentelli, auteur de ce projet, soumis depuis quelque temps à enquête par M. le Préfet, les renseignements suivants :

Les progrès considérables réalisés dans le domaine des transports en commun ont permis de remplacer les tramways sur rail par le « trolley-bus ». Tous les spécialistes sont unanimes à reconnaître les considérables avantages de ce mode de traction.

Au point de vue de la circulation il faut signaler la facilité du déplacement dans les rues étroites, la mobilité de l'autobus, l'aisance de la descente et de la montée des voyageurs. La régularité dans le service est parfaite, le bruit moins grand que pour le tramway ou l'autobus. Pas de choc pour les voyageurs au démarrage ou à l'arrêt. Confort, silence et souplesse, voilà les trois avantages du trolleybus.

Il roule sur pneumatiques, il n'a pas de vibration, il ne dégage pas de fumée, il ne laisse pas tomber sur la voie publique de graisse ni d'huile.

La vitesse commerciale est de 14 k. 55 à l'heure, tandis que pour l'autobus elle est de 13 et pour le tramway de moins de 12.

Ce système fonctionne à la satisfaction générale en de nombreuses et importantes villes et même à Maidstone, ville de 38.000 habitants seulement.

Le réseau s'étendrait pour le moment aux 20 kil. de la ligne Furiani-Erbalunga avec embranchements sur la gare et le port de Bastia et sur Cardo. Le nombre de voitures en service serait de dix, dont une en réserve et une en révision, pour les voyageurs, à la vitesse moyenne de 10 kil. à l'heure, de 7 heures du matin à 7 heures du soir. Il y aurait deux services pour les marchandises et les messageries, en combinaison avec le chemin de fer. Le dépôt des voitures serait installé à Furiani ainsi que l'atelier de réparations.

Le projet semble parfaitement étudié pour les routes à desservir. Les techniciens l'ont approuvé sans restrictions et il est à souhaiter que l'on passe au plus tôt de la théorie à la pratique. Les services que cette ligne de trolleybus rendrait à Bastia ne sont pas à rappeler. Chacun les connaît ou les devine.

Le port principal de la Corse ne peut plus s'étendre en profondeur, mais il le peut en longueur et sur la merveilleuse cor-

niche du Cap, comme du côté de Furiani ; les terrains pourront être utilisés pour la construction de villas modernes ou d'habitations ouvrières désormais bien desservies et mises en communication rapide avec la ville. Les premiers chiffres du recensement lui avaient donné 37.000 habitants ; une nouvelle et moins rapide évaluation porte ce chiffre à 41.000. Il y a donc entassement sur une surface trop réduite et il serait bon, dans l'intérêt de l'hygiène, qu'on ne laissât pas les immigrants s'installer autour du vieux port ou dans la citadelle.

Une ligne de transports électriques s'impose. Saisissons l'occasion qui s'offre.

Le projet prévoit l'extension du réseau pour tout le Cap Corse et ensuite pour l'arrondissement de Sartène.

Mouvement de la population. — *Le Journal Officiel* vient de publier la statistique démographique de la France au cours de l'année 1930. Nous y relevons pour la Corse les chiffres suivants : naissances 3.832, décès 3.152, excédent des naissances 680. Les mariages ont été de 1.395.

En 1929, les chiffres, que nous avons publiés dans notre n° 66, avaient été : naissances 4.015, décès 3.664, excédent des naissances 321, quant aux mariages ils s'étaient élevés à 1.247.

L'année 1930 marque donc un progrès sur 1929. Mais il ne faut pas se laisser abuser par des résultats passagers. La mortalité a été l'an dernier particulièrement faible dans toute la France et nous a permis d'atteindre cet excédent de 680 unités. Retenons plutôt la diminution des naissances (183 en moins pour 1930) qui continue à accuser notre régression démographique. C'est cela qui nous a permis de pousser à différentes reprises un cri d'alarme. Notre pessimisme semble légitimé par les chiffres du 1^{er} trimestre 1931 qui viennent d'être divulgués. Il y a eu, dans toute la France, pour cette période, une recrudescence de la mortalité et une restriction de la natalité. Le chiffre des décès est supérieur de 34.672 à celui des naissances. C'est là le danger le plus grave qui menace, à l'heure présente, notre grande comme notre petite patrie.

Le désenclavement des communes. — On sait que le Parlement s'est enfin préoccupé du malheureux sort de certains qui, en plein XX^e siècle, sont encore privés de routes. Celui de Saint Laurent de Vallerustie en est un exemple caractéristique, puisque sur les sept communes qui le constituent, quatre n'ont encore que des sentiers pour toute voie de communication : Aïti, Lanu, Erone et Rusiu. Une subvention de 901.900 francs a été accordée cette année par le ministère pour les travaux de désenclavement ; le département y ajoutera 103.100 fr. Un certain nombre de hameaux, encore isolés du monde et condamnés au dépérissement économique, vont recevoir un commencement de satisfaction. Il s'agit de : Bisè (Sainte Lucie de Tallanu), Borgu (Moltifau), Bussu (Bocognanu), Calasima, (Albertacce), Casanova (Saint Laurent), Gatucci (Pastricciola), Chisa (Ventiseri), Costa (Campile), Gualdaricciu (San Gavinu di Carbinu), Mascaraggiu (Barretali), Paese (Perelli), Pastricciola (Canale di Verde), et Sparagaggiu (Farinole). Au total, treize hameaux. On ne fera jamais assez pour retenir les habitants dans leur

village respectif, puisque l'émigration paysanne est une des plaies de la civilisation contemporaine.

La culture du Coton. — Une petite brochure de M. François Patrimoïno, propriétaire bastiais, invite les agriculteurs de la Corse à tenter la culture du coton. Il affirme avoir obtenu des résultats très encourageants dans la plaine de Furiani. Le fait n'est pas surprenant. On sait que Napoléon, pour atténuer les effets du blocus continental, avait recommandé la plantation de cette malvacée dans l'île. Le climat corse lui convient aussi bien que le sol de la plaine orientale. Il lui faut surtout en effet des pluies abondantes de printemps, ou à défaut l'irrigation et la sécheresse de l'été. Il appartient à notre syndicat agricole de donner son avis et de diriger nos agriculteurs dans une tentative qui pourrait avoir les meilleurs résultats économiques. La France est en effet un des plus grands consommateurs de ce textile dans le monde, mais elle doit actuellement se le procurer aux Etats-Unis, dont l'exportation tend à diminuer, ou dans d'autres pays étrangers.

Le bon régionalisme. — Les Corses originaires de la vallée du Taravu, c'est-à-dire d'Olmetu et des cantons de Zicavu, Petretu-Bicchisanu et Santa-Maria Siché, ont désigné un Comité, chargé de poursuivre la réalisation du programme économique suivant : assainissement de la région par le dessèchement des étangs de la plaine ; aménagement d'un port à Portu-Pollu, débouché naturel de la vallée ; construction d'un double canal d'irrigation avec barrage au pont de la Trinité sur la rivière ; ouverture enfin d'un chemin d'intérêt commun reliant directement entre elles toutes les communes de la Haute vallée. Ce cahier des revendications taravaises devrait servir de modèle à toutes nos régions insulaires. Foin de la politique et que tous les efforts soient coordonnés en vue des victoires économiques !

Simple rapprochement. — Nous lisons dans un journal belge : les agriculteurs se plaignent qu'on n'achète pas leurs fruits. Le Ministre de l'agriculture a même créé une Commission des débouchés horticoles. Mais les horticulteurs doivent s'en prendre à eux-mêmes. C'est, au fond, ce que l'*Horticulture belge* constate en signalant « l'incurie et le manque de sens commercial des intéressés ». En 1901, l'Amérique expédiait à l'Europe 66.300 kg. de fruits ; en 1921, 129.075 kg. et en 1929, 220.000 kg. Avant la guerre, nous étions les gros fournisseurs de Londres ; en 1929, nous envoyions encore 1 % des pommes, tandis que le Canada et les Etats-Unis en expédiaient 40 millions de kg. Nous vendions à l'étranger nos fruits pour 1 fr. 57 le kg., et nous achetions les siens à raison de 2 fr. 40. Les viticulteurs, qui se sont organisés, ont expédié en Amérique, en 1929, plus de 3 millions de kg., valant près de 61 millions de francs, alors qu'en 1901, ils n'en exportaient que pour 578.000 fr. (239.000 kg.). Publicité, bonnes méthodes commerciales, sélection des fruits, voilà ce que devront faire nos horticulteurs, s'ils veulent ne plus être vaincus par la concurrence ».

En lisant cela, j'ai pensé à nos propriétaires corses, dont les fruits sont les meilleurs du monde et qui n'en tirent qu'un médiocre parti, alors qu'ils pourraient y trouver une source de revenus par l'exportation. L'accord, l'organisation, voilà bien ce qui nous manque, plus que les ressources.

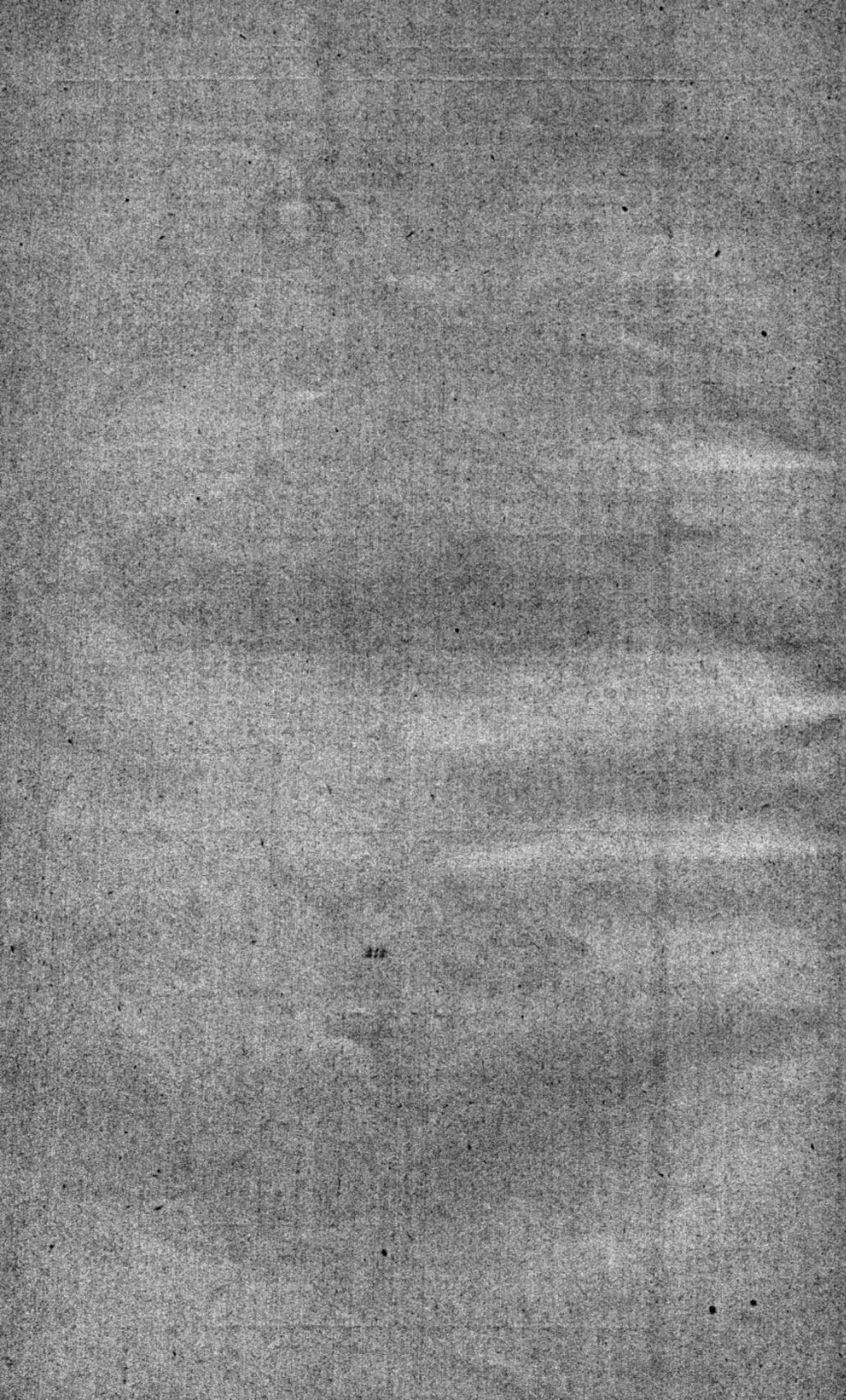
Paquebots des vacances. — Les réclamations instantes et récentes, que nos compatriotes de Toulon avaient adressées au gouvernement pour obtenir des relations directes entre notre grand port militaire et la Corse, viennent de recevoir une première satisfaction. Il a été décidé par le Ministre de la marine marchande que deux paquebots sur Ajaccio et un sur Bastia assureront le départ des nombreux villégiaturants pendant les trois mois de vacances juillet-août-septembre. Les voyages d'aller auraient lieu en juillet et ceux de retour en août.

De même, la Compagnie Transatlantique mettra en service, pendant cette période d'affluence, deux paquebots qui relieront directement Alger et la Corse, Tunis et la Corse : ce sont le *Gouverneur général Gueydon* et le *Duc d'Aumale*. Il y aura départ d'Alger pour Ajaccio les 31 juillet et les 15 septembre et inversement les 14 et 21 septembre ; de Tunis pour Ajaccio les 25 juillet et 4 août et d'Ajaccio pour Tunis les 3 et 27 septembre, ainsi que le 1^{er} octobre. D'autres services fonctionneront entre Bône et Ajaccio, Philippeville et Ajaccio. Ainsi nos compatriotes d'Afrique pourront aisément se rendre en Corse cette année, grâce à six voyages spéciaux directs dans chaque sens.

Fête corse en Algérie. — Au début de juin a été inauguré, en présence du gouverneur général de l'Algérie, le monument consacré à la mémoire de Samson Napollon, de ses prédécesseurs et de leurs compagnons corses, dont nous avons raconté l'histoire dans un précédent numéro. Il s'agit de ces insulaires qui fuyant leur patrie malheureuse passèrent au service de la France, plantèrent et défendirent jusqu'à leur mort le drapeau fleurdelysé. Ces premiers colonisateurs d'une terre, que l'histoire devait rendre totalement française, méritaient en effet de survivre dans le souvenir des générations futures. Le monument élevé au bord de la mer, sur l'emplacement de l'ancien Bastion de France, porte d'un côté ces mots : à Samson Napollon 1630-1930, la costa che guardano li Franches in Barbaria, et de l'autre : A la mémoire glorieuse de Thomas Lencio, fondateur du Bastion de France 1553-1568 ; d'Antoine Lencio 1568-1588 ; de Thomas Lencio, sire de Moissac, gouverneur du Bastion 1597-1608. L'inauguration a eu lieu le 5 juin 1931, en présence de M. Carde, gouverneur général et de M. Barris du Penher, maire de la Calle qui, l'un et l'autre, prononcèrent des discours à la gloire des Corses français des XVI^e et XVII^e siècles. M. Filippi, professeur au lycée d'Alger, et président du Comité des Corses d'Algérie spécialement constitué pour l'organisation de cette fête anniversaire, prononça une allocution, dont les termes durent émouvoir les nombreux compatriotes venus là en pèlerinage : « C'est vous, Monsieur le Gouverneur, qui restaurerez ces ruines sacrées, (il s'agit de la tour du Bastion qui reste encore debout), sous lesquelles dorment tant de soldats inconnus qui ont créé notre France d'outre-mer, car c'est vous qui portez aujourd'hui l'épée que votre lointain prédécesseur (1) laissa échapper de ses

(1) Il s'agit de Samson Napollon.

(2) Napollon fut tué en 1633, à Tabarca, alors qu'il tentait d'enlever par surprise ce comptoir génois pour étendre la domination française.



CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer
rapidement et par **CORRESPONDANCE**

Sous la direction de Professeurs spécialisés
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

- 1° **les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire**, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2° **toute situation commerciale, financière et industrielle** (alde-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondantier en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3° **tous les concours administratifs** : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4° **les carrières militaires suivantes** : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'Intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et **envoyez-la** sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer,

à l'ÉCOLE PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1

Vous recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais,
le programme et tous les renseignements.

“Damiani”

LE DÉLICIEUX VIN DU CAP CORSE AU QUINQUINA

Rouge ou blanc 18°

- BASTIA** : siège social et maison principale.
- PARIS** : bureaux et magasins d'exposition :
139, F^{rg} Poissonnière (Trudaine 35-97).
- LYON** : dépôt, 70, Cours Lafayette.
- MARSEILLE** : 7, Impasse des Peupliers (Prado).
- EXPORTATION** : dans l'Univers entier.

VRAIE MARQUE

ÉTABLISSEMENTS VINCENTELLI S. A.
ANVERS (BELGIQUE)



Fabricants et Fournisseurs Généraux
DE MATIÈRES PREMIÈRES
pour la PATISSERIE, la BISCUITERIE
et la BOULANGERIE FINE

SPÉCIALITÉ :

TOUS LES FRUITS CONFITS SANS EXCEPTION

TÉLÉGRAMMES : VINCENTELLI ANVERS

Codes A. B. C. 5th et 6th Ed.

Pour la publicité, s'adresser exclusivement à

M. A. F. VINCENTELLI

177, Rue Lozane, ANVERS (Belgique)

LA VOLONTÉ NATIONALE

Journal Bonapartiste

11, Rue Newton, — PARIS (XVI^e)

BANQUE DE LA CORSE

ALTIERI & NAPOLEONI

15, Place Saint-Nicolas et 41 bis, B^a Paoli, à BASTIA

Principales Opérations de la Banque

Escompte et recouvrement du papier de commerce — Comptes de chèques — Compte de dépôts à préavis et à échéances — Lettres de crédit — Opérations de change — Ordres de Bourse — Souscriptions — Opérations sur titres — Garde de titres — Prêts sur titres — Encaissement de tous coupons — Garantie contre le risque de remboursement au pair et la non-vérification de tirages — Renseignements financiers, industriels et commerciaux — Surveillance de portefeuilles, etc., etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 30 francs par an

LE

“Cap Corse”

APÉRITIF

est une création de

L. N. MATTEI

*Chevalier de la Légion d'honneur
Commandeur du Mérite Agricole*

Maison fondée en 1872

LA GRANDE MARQUE CORSE

Le seul devant être servi à la demande :

Un “CAP”

Un “CAP CORSE”

Un “MATTEI”

Appellations déposées conformément aux lois

— Exiger la marque et l'étiquette rouge —

OUVRAGES RECOMMANDÉS

RÉCEMMENT PARUS :

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE LA CORSE, par A. Ambrosi-R.; brochure in-8° de 90 pages et 43 photogravures. Etude des particularités géographiques de l'île. (Prix franco : 8 francs).

La demander à l'auteur, 9, Place du Général-Beuret Paris (XV°).

Nous signalons à nos lecteurs, que ce livre pourrait intéresser, la publication de notre manuel d'histoire et des institutions de Rome par la librairie Hatier, 8, rue d'Assas, Paris VI°. Ils y trouveront de fréquentes allusions à notre civilisation corse. Les centaines de reproductions photographiques de monuments romains et d'objets possédés par les divers musées d'Europe font de ce volume de 548 pages un véritable album. Prix 19 francs, broché ; 22 fr. relié.

Histoire de la Corse, par A. Ambrosi-R., in-12 de 160 pages et 63 gravures, spécialement rédigée pour les élèves des écoles primaires.

Chez l'auteur, même adresse que ci-dessus, ou chez l'éditeur Jansson, successeur de Piaggi, à Bastia. Prix : 5 francs (6 francs franco).

PRIERE INSTANTE AUX ABONNÉS DE SIGNALER AU DIRECTEUR LEURS CHANGEMENTS D'ADRESSE ET DE RESIDENCE

EXPOSITION COLONIALE INTERNATIONALE DE PARIS

(Mai à Novembre 1931)

Billets spéciaux d'aller et retour à prix réduits

Pendant la période comprise entre l'avant-veille de l'ouverture de l'Exposition Coloniale Internationale de Paris et la veille de sa fermeture, les gares desservant les ports d'entrée en France pourront délivrer des billets d'aller et retour à prix réduit aux voyageurs en provenance de la Corse, de l'Algérie, d'une colonie française porteurs de bons à lots de l'Exposition et sur présentation simultanée à la gare de départ d'un bon et d'un coupon retour de billet à prix réduit émis par certaines compagnies de navigation.

Ces billets comporteront une réduction de 40 % sur les prix doublés des billets ordinaires simples à plein tarif et auront une durée de validité de 90 jours, la date d'expiration ne pouvant en aucun cas dépasser le quinzième jour suivant la fermeture de l'Exposition.

La Corse, pays des belles excursions, à vingt-quatre heures de Paris. — Les horaires d'été de la Compagnie Fraissinet au départ de Nice sont établis de telle sorte que la Corse n'est réellement qu'à 24 heures de Paris.

En effet, le voyageur partant de la capitale le lundi, le mardi ou le samedi à 17 h. 05, par le train 15 (formé de voitures de 1^{re} et de 2^e classes, de voitures de luxe, de Pullmann et d'un wagon-restaaurant), arrive le lendemain en gare de Nice à 10 h. 30 ; il y trouve un autobus qui le conduit, avec ses bagages, au port, d'où le paquebot, levant l'ancre à midi, le dépose le soir même en Corse ; le mardi et le mercredi à Ile Rousse, le dimanche à Calvi.

Le départ du paquebot pour la Corse le vendredi a lieu à 9 heures, arrivée à Ajaccio à 18 h. 25.

Il est, au demeurant, aussi facile d'excursionner en Corse que de s'y rendre. D'Ajaccio, Bastia, Corte, Calvi, Ile Rousse, les cars P.-L.-M. permettent de visiter les sites les plus réputés de l'île : Calanques de Piana, Golfe de Porto, falaises de Bonifacio, Col de Bavella, marine de Porte-Vecchio, Cap Corse, Castagniccia, défilé de l'Inzecca, etc...

Les principales gares P.-L.-M. délivrent des billets directs avec enregistrement direct des bagages pour les ports d'Ajaccio, Bastia, Calvi et Ile Rousse, les gares de Corte, Ghisonaccia et Vizzavona.

Quelles carrières choisir pour nos fils. — En dépit de l'encombrement certain de la plupart des professions connues depuis longtemps il y a beaucoup de parents dirigeant leurs fils vers ces professions sans avenir.

Il y a là un danger social qui pourrait être écarté en portant à la connaissance des intéressés la création de nouvelles carrières non encore pourvues de cadres supérieurs, parce que nées des derniers progrès d'une technique toujours en évolution, et offrant de ce fait des avantages considérables.

C'est le cas des **Ingénieurs-Physiciens**, des **Ingénieurs-Mécaniciens de la Marine Nationale**, des **Officiers-Mécaniciens de l'Aéronautique**.

L'Institut Polytechnique de l'Ouest, à Nantes, qui est un Etablissement d'enseignement supérieur, rattaché à l'Université de Rennes, est le seul organisme d'Etat préparant aux professions énumérées ci-dessus.